Résumés des communications des journées d'études du réseau d'information sur la céramique médiévale et moderne 2018

Rouen

Organisées par

Laboratoire Archéologie et Territoires (UMR 7324 CITERES-LAT)

L'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives (INRAP)

Le Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales (CRAHAM - CNRS UMR 6273 /Université de Caen)

Rouen, les 22, 23 et 24 novembre 2018

Auditorium du Musée des Beaux-Arts

Esplanade Marcel Duchamp, 76000 Rouen

Production et diffusion de la céramique « Hautement décorée » dans le Comté de Flandre (12e-14e siècle) : nouvelles données

Sophie Challe (SPW-AWaP), Koen De Groote (Onroerend Erfgoed) et Vaiana Vincent (INRAP)

1. définition

La céramique “hautement décorée” ou “très décorée” est une catégorie particulière de vaisselle de qualité qui fut produite, et assez largement distribuée entre le fin 12e et le 14e siècle. Le concept même de cette catégorie de céramique fut défini par Frans Verhaeghe dès 1989 lors du colloque de Lille[1] puis repris en 1996 à l’occasion du colloque de Douai[2]. Plus récemment, cette céramique a été décrite comme une catégorie particulière de céramique cuite en mode oxydant, et mettant en œuvre des techniques nouvellement développées, et plus particulièrement l’utilisation de l’engobe et de la barbotine, le plus souvent réalisées à partir d’argiles importées[3]. Elle se caractérise par une décoration exubérante combinant différentes techniques de décoration comme l’engobe blanc, la glaçure jaune et verte, la molette, les bandes appliquées réalisées à la barbotine, des décors moulés et autres. Le coût de production élevé de cette poterie laisse supposer qu’il s’agissait d’un produit de qualité, peut-être même de luxe, au moins durant les premières années de sa production. Ce surcoût est généré par un temps de production plus long – lié à la spécificité des décors et à la double cuisson – ainsi qu’à l’utilisation de matières premières plus spécifiques, argiles et glaçures de composition variée permettant un rendu coloré, souvent polychrome, de la céramique. Il s’agit pour l’essentiel de vaisselles de table, et plus spécifiquement de pichets, forme produite depuis peu.

2. Nouvelles données

Les récentes études céramiques ont permis de mieux comprendre les phénomènes de production, d’utilisation et de diffusion de ces céramiques hautement décorées. Tout d’abord, nous avons tenu compte des résultats de l’analyse des rebuts de cuisson de nouveaux sites de production. Pour l’ensemble de la zone géographique considérée, celle de l’ancien Comté de Flandre dans sa circonscription la plus large, entre le 12e et le 14e siècle, nous avons dénombré cinq ateliers de production de céramique très décorée avérés : Douai, Tournai, Courtrai, Bruges et Téteghem[4] et quatre présumés (Lille, Saint-Omer, Audenarde et Gand[5]). Il n’y pas d’ateliers spécialisés dans ce type de céramiques. Ces dernières sont toujours produites en même temps que la céramique commune. La part moyenne de vaisselle très décorée fabriquée au sein de ces ateliers entre le 12e et le 14e siècle est estimée entre 3 et 10 % du NMI à Bruges/Potterierei, contre entre 0.2 et 6.8 % du NMI à Tournai/rue de la Madeleine. D’après nos connaissances actuelles, il s’agit principalement d’ateliers installés en périphérie ou dans des grands centres urbains, à l’exception d’une tessonnière mise au jour au sein d’ateliers ruraux à Téteghem. On peut toutefois supposer qu’il y avait aussi de la production dans des plus petites villes comme à Audenarde.

[1] VERHAEGHE, 1989.

[2] VERHAEGHE, 1996.

[3] DE GROOTE, 2008, p. 304-306.

[4] LOUIS, 1996 (Douai) ; CHALLE, 2007[a] et 2007[b] (Tournai/Madeleine) ; DEPRIET, 1998 (Courtrai) ; JACOS & VERHAEGHE, 1980 (Bruges/Potterierei) ; LANÇON, en cours (Téteghem).

[5] Communication orale V. Vincent (Lille) ; CERCY, 2018 (Saint-Omer) ; DE GROOTE, 1994 (Audenarde/Huis de Lalaing) ; VERHAEGHE, 1989 (Gand).

Des tessons de céramique très décorée ont été recensés sur 69 sites de consommation, mais le dépouillement est loin d'être exhaustif. La multiplication de données quantifiées a permis d'aborder les questions de statut social des utilisateurs par le biais de la nature des sites où ont été trouvés ce type de céramique ainsi que, par une analyse plus fine de la chronologie, d'esquisser une évolution de cette production de céramique hautement décorée.

Une chose se dégage assez clairement de ce premier compte-rendu, c'est la grande homogénéité et par ce biais la cohérence culturelle du Comté de Flandre. La ressemblance se trouve dans les formes produites, dans les types de décor et dans l'évolution globale de cette céramique. À travers cette homogénéité globale se dessine bien sûr des particularismes micro-régionaux. De manière générale, il semble que la céramique très décorée n'ait pas rencontré le même engouement du côté de la vallée de la Dendre, et plus particulièrement entre Geraardsbergen et Alost, que sur la plaine maritime : elles y sont produites en moins grandes quantités et moins largement diffusées. De plus, les répertoires des formes et des décors y paraissent moins variés et moins complexes.

3. Proposition d'un phasage de la circulation de la très décorée

L'étude de la production et de la diffusion des céramiques très décorées nous a permis de définir quatre phases schématiques majeures dans l'évolution de ce vaisselier. Les origines de la production de céramique hautement décorée (phase 1) sont probablement à rechercher du côté de la « Flandre française » dans la seconde moitié du 12e siècle, et plus probablement au sein des ateliers de Douai à partir de 11906 . Cette catégorie de céramique semble, en premier lieu, être un véritable produit de qualité, réservé à une certaine élite. La diffusion de cette catégorie de vaisselle depuis Douai semble largement favorisée par le commerce fluvial très intense qui unit les villes du Comté. La principale caractéristique de ces productions douaisiennes, outre leur relative précocité, est la couleur claire des pâtes: allant du blanc au beige voire au rosé (cœur blanc bord rosé). Elles présentent parfois un cœur noir et des bords clairs, caractéristiques des argiles de Louvile, affleurantes entre Douai, Valenciennes et Cambrai. Les premiers décors se composent de fines rangées de molettes, et surtout de bandes rapportées, reprises à la molette et dont l'extrémité est digitée. L'unique forme rencontrée est le pichet.

Dans un deuxième temps (phase 2), c'est-à-dire vers le début du 13e siècle, alors que ces productions très décorées à pâte claire de la région douaisienne continuent de circuler dans tout le Comté de Flandre, des productions locales de cette catégorie de vaisselle voient le jour, notamment à Tournai et potentiellement aussi à Saint-Omer et Gand, et circulent majoritairement sur les sites urbains. Ces céramiques très décorées sont produites en de très faibles proportions7, et sont fabriquées à partir des argiles locales alluviales ou yprésiennes, cuisant rouge en mode oxydant. La particularité de ces productions est l'utilisation systématique d'un engobe blanc très fin sous-jacent au décor et à la glaçure8, ainsi que

[6] Aucune trace archéologique d'un atelier de production de céramiques très décorées n'a, à ce jour, été découverte mais tous les indices permettent de supposer son existence (LOUIS, 1996).

[7] Elles représentent à peine 0,6 % de l'ensemble des céramiques façonnées à cette période sur le site de Tournai/Madeleine (CHALLE, 2007[b]).

[8] Cette caractéristique technique permet, dans bons nombres de cas, d'identifier cette catégorie de vaisselle sur base d'un seul petit fragment de panse, et ce même si le décor n'est pas conservé.

l'adoption d'un répertoire de décors assez récurrent et relativement peu diversifié : bandes appliquées verticales, ondulées, disposées en enroulements ou en tresses, pincées ou parfois agrémentées d'un décor à la molette, et réalisées à la barbotine rouge. Cette mise en œuvre laisse présager une réelle volonté de concurrencer les productions douaisiennes en imitant des pâtes claires à l'aide d'un engobe blanc et en utilisant le même répertoire décoratif. Les formes recensées sont toujours essentiellement des pichets.

Dès le milieu du 13e siècle et durant toute la seconde moitié de ce siècle (phase 3), une céramique très décorée aux caractéristiques techniques et morphologiques propres se développe dans la plupart des centres potiers du Comté[9]. Le produit semble quelque peu se démocratiser puisque, bien que plus présente sur les sites urbains, on l'observe dorénavant, dans de faibles proportions, au sein de contextes de consommation de sites ruraux et de sites villageois. La majorité des pâtes reconnues pour cette phase est désormais de couleur rouge, et d'origine locale. Durant cette phase, la production s'intensifie[10], mais l'approvisionnement se fait à plus petite échelle, suivant des circuits plus courts. La céramique produite dans le Nord de la France, à pâte claire, ne se retrouve d'ailleurs plus que dans les contextes de consommations du Sud du Comté de Flandre[11]. Un four de potier, daté de la seconde moitié du 13e siècle, mis au jour à Douai montre désormais une production à pâte rouge[12]. Les décors de bandes appliquées généralement réalisés à la barbotine claire sur fond rouge, désormais plutôt pincées que moletées, restent prédominants. Toutefois, on observe une diversification des décors, de plus en plus exubérants[13].

Le déclin de cette catégorie de vaisselle (phase 4) reste plus difficile à cerner. On peut toutefois observer que sa disparition du vaisselier en usage dans le Comté de Flandre s'amorce au moins dès le deuxième quart du 14e siècle pour disparaître complètement vers le milieu de ce siècle. La vaisselle très décorée de ce début du 14e siècle, qui circule désormais partout en faibles proportions (vulgarisation), est un produit qui ne conserve plus que quelques caractéristiques morphologiques ou décoratives propres à cette catégorie de vaisselle mais dans un esprit beaucoup moins bigarré et moins exubérant : la production[14] se caractérise cette fois par des vaisselles aux décors moulés et motifs de fleurs réalisées à la barbotine (« décor de marguerite »[15]), en pâtes rouges locales. La diversification du répertoire typologique semble s'intensifier quelque peu[16].

4. Interprétations et conclusions

[9] Production attestée notamment dans les centres potiers de Tournai, Douai et peut-être aussi Saint-Omer, Courtrai et Bruges.

[10] Elle atteint par exemple 6,79 % du corpus à Tournai/Madeleine (CHALLE, 2007[b]).

[11] Occurrences à Saint-Omer ou Lille notamment.

[12] Cette production à pâte rouge représente environ 1% du corpus (LOUIS, 1996).

[13] Pichets à écailles (pastillage) et appliques à visages humains, pichets à molettes couvrantes (en triangles, chevrons ou bâtons), association de bandes appliquées à d'autres techniques décoratives telles que les écailles ou les appliques moulées (figures anthropomorphes, formes animales, coquilles St-Jacques ou feuille de chanvre ou en grappe).

[14] La production est alors attestée dans les centres potiers urbains de Tournai, Courtrai et Bruges (qui produisent déjà durant la phase précédente), mais également sur un site rural cette fois, à Téteghem.

[15] Le décor dit « à la marguerite » apparaît comme une spécificité de la région de Gand (VERHAEGHE, 1989).

[16] En plus des pichets, on peut également trouver des cloches de petit module, interprétées comme des cloches à fromage, des gourdes, des lèchefrites, ou encore des lavabos.

Si la production de céramique très décorée cesse assez brutalement entre le premier quart et le milieu du 14e siècle sur l'ensemble du Comté, il semble hasardeux de vouloir y trouver une raison particulière. Il s'agit sans doute avant tout de la fin d'un effet de mode qui aura duré tout de même presqu'un siècle et demi. L'apparition des premiers « vrais » grès, également destinés et particulièrement adaptés au service des boissons à table, dès le premier quart du 14e siècle, a certainement joué un rôle. Dès le milieu du 14e siècle, la céramique décorée à la barbotine apparaît comme l'héritière de cette céramique très décorée. Elle emprunte la même technique décorative qu'aux siècles précédents mais de façon non combinée ce qui donne un rendu moins exubérant17. De la même manière, on constate une survivance du décor à la molette, qui vient orner certaines marmites du 14e siècle.

La multiplication de l'étude des productions de ce type de vaisselle, en Comté de Flandre et ailleurs, nous permettra certainement d'affiner nos connaissances sur l'évolution et encore plus sur la diffusion de ces produits. De plus, de nouvelles investigations devront désormais être entreprises afin de vérifier si nous pouvons transposer ce modèle typo-chronologique aux régions voisines. Il n'en demeure pas mois que ce premier bilan constitue, à l'heure actuelle, un bon point de départ pour permettre d'affiner la datation de nos assemblages céramiques pour cette région d'étude.

Bibliographie

Cercy C., 2018. Hauts-de-France, Saint-Omer, Rue du Saint-Sépulcre. Volume 2 : rapport de fouille. Glisy : Inrap Hauts-de-France, 317 p.

Challe S., 2007a. L'atelier de potiers médiéval de la rue de la Madeleine à Tournai : Étude d'une production, Medieval Europe 2007. In : Medieval Europe 2007 - The Fourth International Conference of Medieval and Modern Archaeology, University of Paris I-Sorbonne, 3rd to 8th September 2007, National Institute of Art History, Paris, 4 septembre 2007 [en ligne] http://medieval-europe-paris-2007.univ-paris1.fr/S.%20Challe.pdf

Challe S., 2007b. Tournai. Étude du matériel céramique du site de production de la Madeleine (fin XIIe siècle – milieu XIVe siècle). Rapport interne, Louvain-la-Neuve.

De Groote K., 1994. De middeleeuwse ambachtelijke wijk van Pamele (stad Oudenaarde, Oost-Vlaanderen). Het onderzoek in het Huis de Lalaing. 1. De pottenbakkersovens (Archeologie in Vlaanderen, 3-1993), p. 359-399.

De Groote K., 2008. Middeleeuws aardewerk in Vlaanderen. Techniek, typologie, chronologie en evolutie van het gebruiksgoed in de regio Oudenaarde in de volle en late middeleeuwen (10de-16de eeuw) (Relicta Monografieën, I. Archeologie, Monumenten- en Landschapsonderzoek in Vlaanderen), Bruxelles.

Despriet P., 1998. Kortrijkse aardewerk, 1250 - 1325 (Archeologische en Historische Monografieën van Zuid-West Vlaanderen, 39), Courtrai.

[17] Par exemple, l'atelier d'Oudenaarde, Huis de Lalaing, produit, à partir du second quart du 14e siècle, des vaisselles de table, pichets et assiettes, rehaussées de motifs simples réalisés à la barbotine (DE GROOTE, 1994).

Jacobs M. & Verhaeghe F., 1980. Laat-middeleeuws pottenbakkersafval op de Potterierei, Het Brugs Ommeland, 20, p. 79-95.

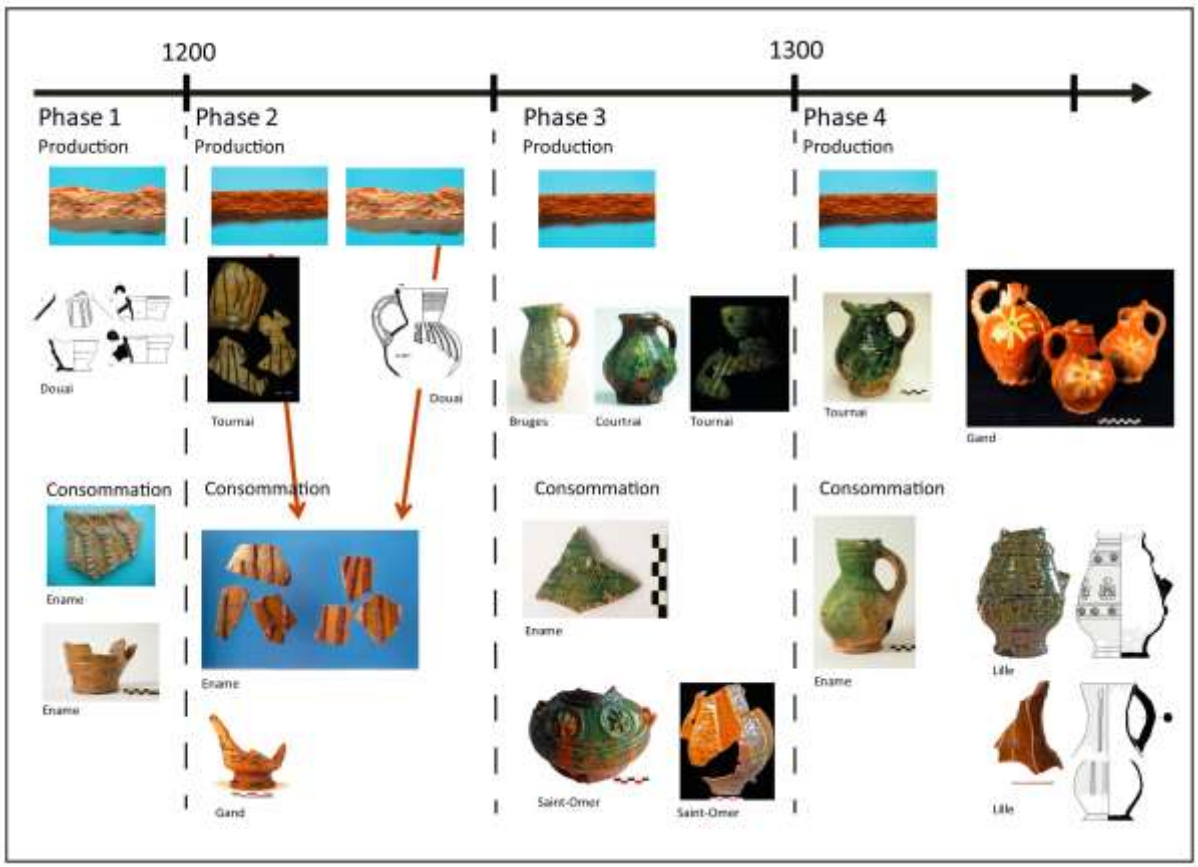
Lançon M., en cours. Nord-Pas-de-Calais, Nord, Téteghem, Carlines III : rapport de fouille archéologique. Glisy : Inrap Hauts-de-France, en cours.
Louis E., 1996. La céramique très décorée à Douai. L'état de la question. In : : Piton D. (éd.), La céramique très décorée dans l'Europe du nord-ouest (Xème - XVème siècles), Actes du colloque de Douai (7 - 8 avril 1995) (Nord-Ouest Archéologie, 7), p. 105-120.

Verhaeghe F., 1989. La céramique très décorée du Bas Moyen Âge en Flandre. In : Blieck G. (éd.), Travaux du Groupe de Recherches et d'Etudes sur la céramique dans le Nord-Pas-de-Calais, Actes du Colloque de Lille, 26 et 27 mars 1988, Nord-Ouest Archéologie, n° hors série, 1989, p. 19-113.

Verhaeghe F., 1996. Aspects sociaux et économiques de la céramique très décorée. Quelques réflexions. In : Piton D. (éd.), La céramique très décorée dans l'Europe du nord-ouest (Xème - XVème siècles), Actes du colloque de Douai (7 - 8 avril 1995) (Nord-Ouest Archéologie, 7), p. 233-247.

Légende de la figure

Fig. 1. Aperçu de l'évolution typo-chronologique de la production et de l'utilisation de vaisselles très décorées dans le Comté de Flandre entre la fin du 12e et le 14e siècle.



Connaître les pratiques d'usage des pots de cuisson par l'analyse tracéologique : Quelques exemples médiévaux.

Aurélie Chantran, (Doctorante) Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UMR 7041 (ArScAn) équipe TranSphères. ANR CoReMA

L'étude présentée lors de ces rencontres fait partie d'une recherche de thèse en cours, dont le but est de comprendre les évolutions des pratiques culinaires, principalement durant le second Moyen Âge (XIIe-XVe siècle) dans le nord de la France. Au sein de ce sujet d'étude, le volet concernant la céramique s'attache notamment à la façon dont ce matériel peut être utilisé pour déterminer les modes de cuisson favorisés selon le contexte social et chrono-culturel. La méthode utilisée, encore en cours de développement, s'appuie sur la tracéologie, par la détermination et l'analyse des marqueurs laissés par les trois grands groupes de cuisson culinaire mis en évidence par Claude Levi-Strauss et ses continuateurs18, que sont le bouilli, le frit et le rôti. Exposant le récipient à des températures et actions physico-chimiques différentes, ces cuissons laissent des empreintes sur les pots retrouvés sur les sites archéologiques.

Pour caractériser ces empreintes, il convenait dans un premier temps de créer des référentiels, en provoquant ces traces avec différents protocoles de cuisson sur du matériel expérimental. En enregistrant très précisément les conditions de l'apparition de certains marqueurs, il est ensuite possible, en les retrouvant sur le matériel archéologique, de déterminer ce à quoi a été exposé un pot de cuisson similaire.

Afin de créer ces référentiels, une opération expérimentale19 a mis en œuvre des coquemars réalisés par Véronique Duray à la Poterie des Grands Bois, dans lesquels ont été réalisées sous contrôle étroit des temps et températures, mais aussi des événements particuliers (tels que les débordements) des cuissons bouillies, frites et rôties de pois secs, pois frais, froment, bœuf et mouton. Chaque coquemar n'accueillait qu'un seul type de cuisson, réalisée entre une et cinq fois, dont l'ensemble des paramètres étaient suivis et enregistrés.

À partir des pots expérimentaux, des critères déterminants – ce qu'on retrouve pour un type de cuisson et aucun autre – ont pu être mis en évidence par une observation macroscopique. Certains marqueurs sont plus nettement identifiables que d'autres, mais il s'avère également que certaines cuissons portent des marqueurs moins aisément décelables sur du matériel archéologique. Les cuissons rôties au four, en particulier, ne laissent que des traces ténues et surtout très localisées, ce qui implique des formes archéologiques ayant une certaine intégrité pour pouvoir les repérer.

Ces critères déterminants ont été classés en trois catégories : aspect et localisation du contact au feu en face externe, visibilité et aspect du ou des niveaux de remplissage,

18 Catégories basées sur l'utilisation de médiateurs de la chaleur (eau, graisse, air) schématisées dans le tétraèdre des cuissons, utilisé notamment par Michel Bats dans son étude de la céramique culinaire d'Olbia de Provence (Bats M. 1988, « Vaisselle et alimentation à Olbia de Provence (v. 350-v. 50 av. J.-C.). Modèles culturels et catégories céramiques », *Revue archéologique de Narbonnaise* n°18, p. 22).

19 L'ensemble des détails de cette expérimentation est détaillé dans un rapport publié dans le rapport 2013-2017 d'opération pluriannuelle du site du château d'Orville : A. Chantran , M. Cossé, "Rapport d'expérimentation collaborative : Identification des stigmates des différents modes de cuisson à travers la céramique, les ossements animaux et les restes végétaux.," in *Louvres (Val d'Oise), Château d'Orville, Rapport d'opération 2013-2017*, ARCHEA., Paris: SRA île-de-France, 2018, pp. 85–134. Disponible en ligne : https://drive.google.com/file/d/1uMCjdAQKTnmd1Wn9bVQ_K6F2lsPlT6ll/view

localisation et aspect des résidus de cuisson. Un barème a de plus été mis en place pour majorer les critères fortement déterminants dans chacun des trois types de cuisson. En attribuant une « note » aux individus observés, représentant l'importance des marqueurs déterminant correspondants à une cuisson ou une autre, on obtient ainsi un taux de correspondances des traces archéologiques aux modèles expérimentaux, exprimé en pourcentage. Cela permet de quantifier la probabilité que le pot ait pu accueillir une cuisson ou une autre.

Cette méthode a été mise à l'épreuve, dans un premier temps, sur des ensembles médiévaux franciliens20 proposés par Annie Lefèvre et Caroline Claude (INRAP), puis sur une partie de la céramique du château de Couzan, dans la Loire21. Dans les cas franciliens, les analyses étaient réalisées principalement sur des individus archéologiquement complets, dont la lecture était relativement aisée. Néanmoins, l'analyse sur des formes complète uniquement exclurait toute une partie importante de l'information pouvant être livrée par les restes céramiques. Dans la majorité des cas, ces formes complètes représentent une faible part de la masse céramique totale des contextes fouillés, d'autant plus que leur intégrité peut découler d'une utilisation ou d'un contexte particulier.

La méthode d'analyse tracéologique a donc été ensuite testée sur des ensembles composés majoritairement de tessons isolés, tels qu'au château de Couzan, où elle s'est avéré fonctionner également. En effet, un tiers de caractérisation ont pu être réalisées à 50 % ou plus de correspondance aux modèles expérimentaux, dans le cas des ensembles fractionnés comme pour les lots dont l'intégrité était préservée ou reconstituée. Il faut néanmoins souligner qu'il s'agit d'un tiers d'une présélection sur l'ensemble de la céramique d'un site, dans un cas comme dans l'autre, et il convient de modérer le nombre de caractérisation en le rapportant au nombre de reste total des contextes de découverte. En effet, dans le cas d'analyses de tessons isolés, la première étape consiste à sélectionner les tessons porteurs de marques pouvant être d'origine culinaire. La représentativité des tessons isolés reste donc à prendre avec autant de précautions que dans le cas des formes complètes, qui sont elles-même une part relativement faible d'ensembles souvent plus vastes. Il n'en demeure pas moins que les ensembles, même très fractionnés, sont « étudiables » – avec les précautions évoquées –, ce qui élargit considérablement la liste des contextes pouvant entrer dans l'étude des modes de cuisson.

Autre biais constaté : les pâtes noires ou fumigées compliquent beaucoup l'observation du noircissement des surfaces, et perturbe ainsi environ un tiers des marqueurs caractérisants, occasionnant des taux de correspondances toujours très faibles. Dans l'autre sens, les revêtements glaçurés peuvent empêcher certaines traces d'apparaître. D'autres expérimentations, prenant pour support des pots réalisés dans d'autres types de pâte et avec d'autres traitements de surface, seront sans doute à mener pour clarifier les caractérisations sur ce type de matériel, dont le manque de lisibilité exclut de notre étude une grande partie des ensembles du haut Moyen Âge d'une part, des périodes plus récente d'autre part.

Malgré ces mises en garde, les premiers résultats obtenus sont extrêmement encourageants. L'analyse a permis certaines découvertes inattendues, notamment

20 Céramique issue des sites de Monthlery (91), Poissy (78), Ris Orangis (91), Vicq (78), Vanve (92), Orsay (91). Pour Monthlery, Ris-Orangis et Vicq, les résultats de l'étude figureront au sein de l'étude céramique publiée dans le rapport de fouille.

21 Fouille dirigée par Christophe Mathevot (La Diana), dont les ensembles céramiques sont étudiés par Alban Horry (INRAP). Le rapport d'analyse figurera sans doute dans le prochain rapport d'opération du site.

concernant la nécropole de Vicq, où plusieurs cuissons bouillies ont pu être observées sur les récipients servant de dépôts funéraires, ouvrant à de nouvelles questions passionnantes.

Globalement, sur la totalité des ensembles étudiés, il semble que la cuisson bouillie soit la plus représentée. La cuisson frite, quant à elle, est notablement représentée dans les ensembles du haut Moyen Âge, alors qu'elle est pour l'heure absente des céramiques franciliennes du bas Moyen Âge analysées. En revanche, un nombre important de traces de friture apparaissent sur des tessons du XIIIe siècle à Couzan. Doit-on y voir des particularités culinaires régionales ? Des variations d'usage liées aux caractéristiques des pâtes céramiques ? Si cette observation s'avérait confirmée par l'étude d'autres ensembles, il ne faudra pas forcément y voir un désintérêt pour la friture en Île-de-France à cette période, mais peut-être le mettre en relation avec l'élargissement et la spécialisation du vaisselier qui s'opère à partir du XIIe siècle, ainsi que la généralisation progressive de la glaçure en face interne dans certaines formes. Tout comme les questions qui demeurent en suspens après les observations réalisées à Vicq, celle-ci reste ouverte et nécessitera l'analyse d'autres ensembles, ainsi que des études complémentaires avant de tirer quelque conclusion.

Les caractérisations tracéologiques des modes de cuisson doivent encore être mises en confrontation avec des analyses physico-chimiques et les autres pans de la recherche de thèse en cours, notamment un travail sur les recueils de recettes médiévaux et l'observation des restes animaux et les micro-restes végétaux. Cette méthode, qui n'en est encore qu'à ses prémices, doit encore être améliorée et ses résultats précisés par l'étude d'un plus large corpus. Néanmoins, les premiers résultats sont plus qu'encourageants et permettront, je l'espère, à terme, d'envisager les évolutions et les spécificités locales et contextuelles des habitudes culinaires médiévales. Cette méthode pourra par ailleurs être étendue à d'autres périodes, la plupart des traces ne semblant pas dépendre outre mesure de la nature de la pâte, sauf dans les cas précis que nous avons évoqués. Des expérimentations supplémentaires permettront, espérons le, de compléter les référentiels existants.

La céramique du château de Rouelbeau (Meinier, GE)

Michelle Joguin Regelin ((Service archéologique du Canton de Genève)

Le château de Rouelbeau a été construit en 1318 par Humbert de Chollet (Fig.1). Il permettait aux seigneurs du Faucigny de défendre leur territoire certes, mais surtout de garder la route leur assurant le seul accès au lac Léman par la ville neuve d'Hermance. Cet accès revêtait une haute importance stratégique, assortie d'un intérêt économique indéniable pour le commerce pratiqué sur le lac22.

La vocation exclusivement militaire du château de Rouelbeau a certainement contribué à la rareté du matériel. Les textes relatent que le château n'était occupé que de manière ponctuelle lorsque les incidents politiques nécessitaient une défense accrue. Une unité de cavalerie d'une dizaine de chevaliers devait être présente en cas de conflit, probablement accompagnée par un certain nombre de gens de service. En dehors de ces périodes de troubles, seul un gardien vivait en ces lieux. Or, les occupants venaient avec leurs bagages et tout ce qui était nécessaire à un siège et repartaient, en fin de mission, avec leurs affaires. Cette situation explique que seules quelques céramiques brisées au sol ont été découvertes aux côtés d'objets de la vie quotidienne et d'un bon nombre de carreaux d'arbalète.

La céramique culinaire

Sur la totalité de la surface fouillée, seulement 342 tessons de céramique ont été mis au jour. Ces fragments se répartissent entre la céramique culinaire représentée par 141 fragments et 7 individus et la céramique utilitaire par 201 tessons et 9 individus. Les groupes techniques se divisent entre la céramique à pâte noire, en cuisson réductrice, et la céramique de pâte brun orangé, en cuisson oxydante.

Un fragment d'une casserole en pierre ollaire complète cet inventaire et atteste que ce matériau est toujours utilisé au Moyen Age pour des récipients destinés au feu (Fig.2, n°2). Un trou de réparation, situé sous la lèvre, indique qu'un tel récipient devait être précieux pour son propriétaire puisqu'il a pris soin de le réparer. La pierre ollaire est un matériau fréquemment utilisé en Suisse; des gisements et des ateliers de production ont été mis au jour dans les Alpes23.

Dans une couche de cendres fouillée dans ce qui devait être l'espace de cuisson, quelques fragments de céramique culinaire noire ont été mis au jour. L'exposition aux flammes répétée du récipient a altéré la pâte, devenue très friable, rendant le remontage des fragments difficile. Il s'agit d'une cruche à fond plat et munie de deux anses (Fig.2, n°1). Il faut noter la réapparition du fond plat dès la première moitié du 14e siècle dans notre région, puisque traditionnellement, les pots à cuire sont tous équipés de fonds bombés depuis le 9e siècle24. Un bec tubulaire peut être associé et définit ce vase comme une cruche.

Sur la table de Rouelbeau, les cruches étaient à l'honneur puisqu'aucun fragment de pichet "très décoré" et typique des formes datées entre le 12e et le 14e siècle n'a été retrouvé. Dévolues au service des boissons, trois cruches sont dénombrées, décorées de glaçure plombifère non couvrante de couleur verdâtre. Des fragments de fond plat montrent des traces de suie, ce qui indique que ces récipients, bien que destinés à la table pouvaient aussi être utilisés à proximité du foyer.

---

22 L'historique du château de Rouelbeau a été développé dans les contributions parues dans JOGUIN REGELIN M. (2006) ainsi que JOGUIN REGELIN M., TERRIER J. (2014).

23 PAUNIER D. (1983), Frascoli L. (2010).

24 JOGUIN REGELIN M. (2010), JOGUIN REGELIN M. (2018),

Quant au troisième individu (Fig.2, n°3), il s'agit d'une cruche biansée équipée d'un bec tubulaire placé juste sous la lèvre. Cette cruche est décorée d'une glaçure vert olive non couvrante, avec des motifs géométriques en forme d'étoiles et de croix dessinés avec une terre blanche qui ressort sous la glaçure. Les premiers fragments de ce récipient ont été retrouvés autour de la domus plana, alors que les derniers ont été mis au jour à quelques mètres de la palissade défensive. Une fois le récipient cassé, les fragments ont été éparpillés au gré des nettoyages du sol en terre battue, contribuant ainsi à la dispersion des fragments.

Les trompes d'appel

Plus de la moitié des fragments de céramique proviennent de tessons composés d'une pâte plus grossière appartenant à des trompes d'appel. La plupart de ces trompes sont fabriquées de manière sommaire avec une feuille d'argile plus ou moins fine. La surface extérieure présente souvent des traces de lissage donnant un effet de facettes, l''intérieur restant assez grossier. Ces trompes, constituées d'une embouchure, d'un corps et d'un pavillon, ont une forme arc-boutée imitant certainement les trompes fabriquées avec de réelles cornes de bovidés. Elles sont pourvues de deux pattes de suspension à travers lesquelles une ficelle était passée pour pouvoir la porter autour du cou ou l'accrocher à la selle du cheval. Les trous sont percés après modelage et ne sont pas ébarbés, ce qui contribue à donner un aspect assez rustique à la pièce.

Lors d'un sondage effectué dans les fossés du château, le pavillon et des fragments du corps d'une trompe d'appel ont été découverts. Une fois les tessons remontés, cet individu, fragmentaire certes, montre bien la forme générale et la dimension moyenne que ces instruments pouvaient avoir (Fig.2, n°4).

Les découvertes effectuées au château de Rouelbeau sont impressionnantes par le caractère imposant des structures de bois mises au jour pendant les douze années de fouilles, et surtout par l'extraordinaire opportunité d'avoir pu mettre en perspective le texte de l'enquête delphinale de 1339 avec les vestiges et ainsi vérifier les dimensions et l'existence de tous les éléments décrits. La durée extrêmement courte de l'utilisation de cette bâtie, entre sa construction en bois en 1318, puis son abandon en tant que bâtiment défensif en 1355 est une véritable aubaine pour le cadre de référence genevois et resserre ainsi la fourchette de datation de certains objets et céramiques, derniers témoins de la vie quotidienne du château de Rouelbeau.

A visiter:

www.batie-rouelbeau.ch

http://www.archaeologie-schweiz.ch/

Fig.1 Vue générale des fouilles du château de Rouelbeau. Le château maçonné englobe le château primitif construit en bois dont on voit encore les négatifs des poteaux constituant la palissade défensive. (Photo: Archeotech SA)

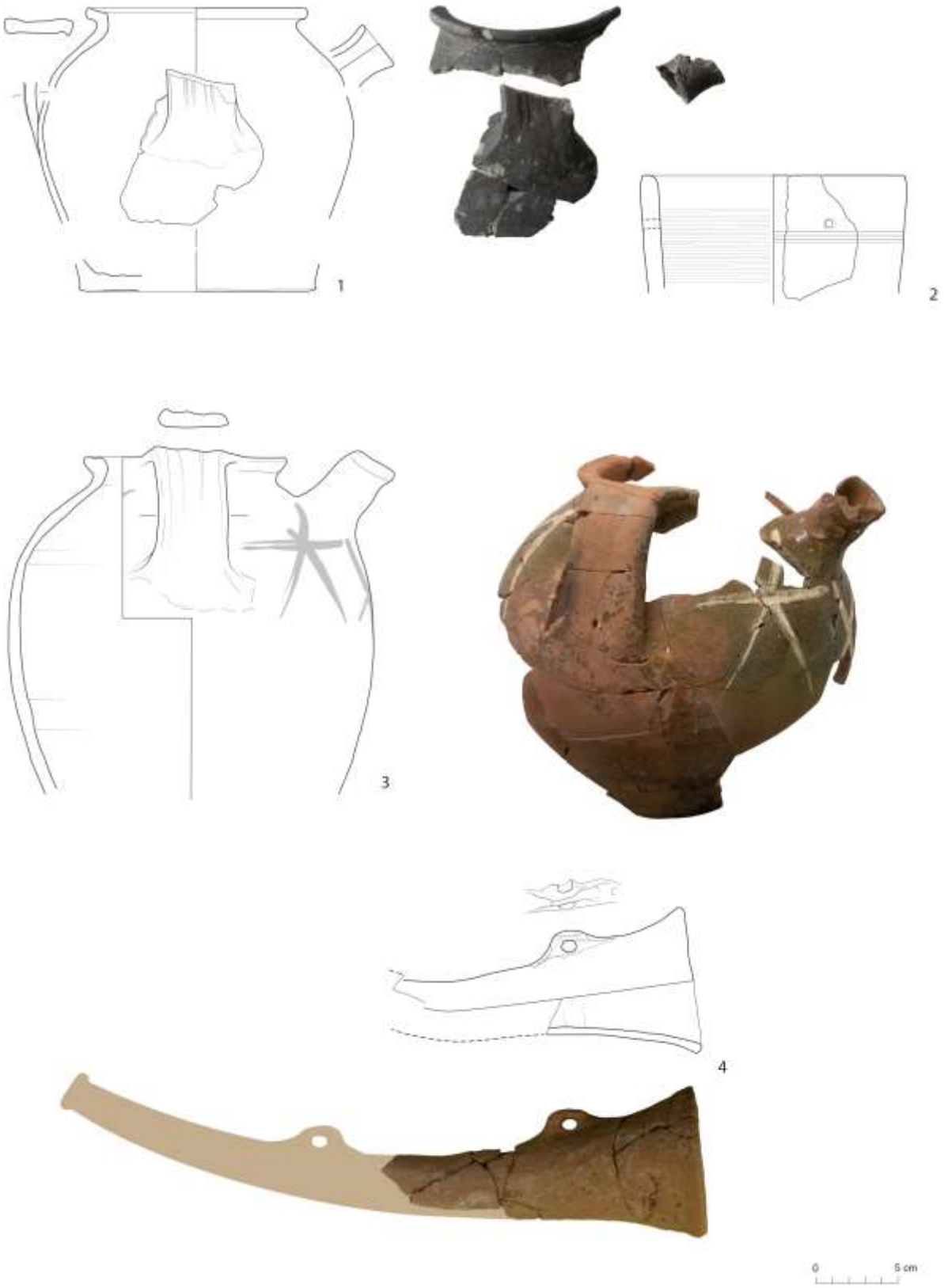


Fig.2 Céramiques– 1. Cruche en pâte à cuisson réductrice. 2. Casserole en pierre ollaire. 3. Cruche galçurée. 5. Trompe d'appel. (Dessins et photos: M. Berti, SA Genève)

Bibliographie:

Dieu, L. (2003), "Olifants, cors et trompes", in Pages d'archéologie médiévale en Rhône-Alpes, V-VI, 2003, p.133-142.

Carrier N. et de La Corbière, M. (2005) "Entre Genève et Mont-Blanc au XIVe siècle", Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, tome 63 (Genève 2005) 126-133.

Frascoli L. (2010), "Lavez, Holz und Keramik: Gefässe aus der Burg Marmels (Marmorera GR)" dans : Habitat et mobilier archéologique de la période entre 800 et 1350 (SPM VII), Actes du colloque de Frauenfeld, 28-29 octobre 2010, Basel, 2011, 349-359.

JOGUIN REGELIN M. (2010), « La céramique médiévale en Suisse occidentale - état de la connaissance dans les cantons de Genève, Neuchâtel, Valais et Vaud », dans : Habitat et mobilier archéologique de la période entre 800 et 1350 (SPM VII), Actes du colloque de Frauenfeld, 28-29 octobre 2010, Basel, 2011, pp. 449-463

JOGUIN REGELIN M. (2018), « L'évolution du vaisselier genevois entre 1350 et 1800», dans : La Suisse de 1350 à 1850 à travers les sources archéologiques (SPM VIII), Actes du colloque de Berne, 25-26 janvier 2018, Basel, 2018, 361-370.

JOGUIN REGELIN M., TERRIER J. (2014), « Rouelbeau: un château en bois du XIVe siècle aux frontières du Faucigny (Suisse) », Château Gaillard 26 : études de castellologie médiévale. Château et peuplement (Actes du colloque international de Aabenraa, 24-31 août 2012), P. ETTEL, A.-M. FLAMBARD HÉRICHER et T. E. MCNEILL (éd.), Caen, Publications du CRAHM, 243-250.

JOGUIN REGELIN M., TERRIER J. (2016), «, Le château de Rouelbeau (Meinier, GE) », dans Châteaux forts et chevaliers - Genève et la Savoie au XIVe siècle, sous la direction de Sylvie Aballéa, Catalogue de l'exposition, 7 octobre 2016-19 février 2017, Genève: Musée d'art et d'histoire ; Lausanne, Éditions Favre, 2016, 23-27.

Paunier D. (1983), "La pierre ollaire en Valais", in Archéologie suisse, Bâle, 1983, 4, p.161-170.

TERRIER J., JOGUIN REGELIN M. (2009),, Le château de Rouelbeau, une bâtie en bois édifiée au bas Moyen Age dans les environs de Genève, dans : Zeitschrift des Schweizerischen Burgenvereins 2009-4, Bâle, 2009, 113-134.

TERRIER J., JOGUIN REGELIN M (2017), « la bâtie Rouelbeau », Archéologie suisse, 40.2017.3, Bâle, 4-15.

Crétal & Cie, retour sur les piperies rennaises

Par Françoise Labaune-Jean (INRAP)

À la fin des années 1980, une intervention très ponctuelle générée par des travaux dans la rue d'Antrain à Rennes (Ille-et-Vilaine) a permis la mise au jour d'une ancienne manufacture de Rennes, celle des pipiers Crétal et Gallard. Très connue au XIXe siècle, cette dernière était tombée dans l'oubli après sa cessation d'activité, hormis pour quelques collectionneurs. À l'issue de la fouille, ce pan de l'histoire industrielle rennaise est une nouvelle fois restée dans les cartons, la publication et l'exposition des découvertes n'ayant jamais vu le jour.

À l'avènement de l'ère industrielle, au milieu du XIXe siècle, la ville de Rennes ne compte que quelques activités générant des emplois en nombre. Aux côtés des filatures et des tanneries, elle compte trois fabriques de pipes florissantes : la piperie Crétal et Gallard (1810-1862), la piperie Picard (1853-env. 1861) et celle de Wautnier (1861 - ?). Après l'introduction de la culture du tabac au milieu du XVIe siècle en France, la Bretagne est bien placée grâce aux comptoirs de la Compagnie des Indes qui assurent la diffusion, la commercialisation puis la culture du tabac et les négociants y sont bien installés. C'est ainsi que le traitement du tabac et la production de pipes voit le jour à Morlaix (Côtes-d'Armor), manufacture dont l'activité qui va s'adapter puis dériver vers la fabrication de cigarettes et ainsi perdurer jusqu'au début des années 2000.

La première piperie rennaise voit le jour en 1810 à l'initiative de François Crétal, originaire du Pas-de-Calais. Il s'implante rue d'Antrain et emploie une trentaine d'ouvriers. À sa mort en 1825, l'entreprise est reprise par sa veuve, qui la fait fructifier puis passe le relais à son fils cadet en 1850. En 1853, l'ainé, avocat de métier, se sentant lésé par la succession, va contester les privilèges de son frère et monter sa propre affaire en s'associant à Ernest Picard, sans grand succès, avant de partir s'installer à Saint Malo où son entreprise de pipes sera plus florissante. Pendant ce temps, Auguste Crétal, le cadet, s'associe à Eugène Gallard pour développer la manufacture paternelle en construisant de nouveaux fours. Les plaintes du voisinage et surtout plusieurs incendies successifs vont grandement affaiblir l'entreprise. La faillite et la fermeture de la piperie sont prononcées en 1861. Juste avant cette date, elle comptait 450 ouvriers et une production annuelle estimée à 20 000 000 pipes en terre blanche !

La rédaction de notices et de courtes synthèses entreprises pour la conception de l'atlas interactif de l'Inrap consacré à la ville de Rennes est l'occasion de reprendre cette collection en étude. Cette présentation aux rencontres Iceramm de Rouen en 2018 est une des premières étapes du travail de reprise, le but envisagé étant de dresser l'inventaire complet des découvertes relatives à cette production et de concevoir un support (ouvrage ou dossier interactif) afin de faire connaître cette manufacture au plus grand nombre.

Sur la vingtaine de caisses conservées, plus de 200 modèles de pipes plus ou moins identifiables ont déjà été comptabilisées. La richesse des détails des pipes témoigne de la qualité des artisans en charge de la gravure des moules, pièces maitresses de la production. Une grande part de la production repose sur des modèles simples avec des foyers lisses ou peu décorés mais déclinés selon des modules correspondant à une classification complexe présente dans les catalogues de ventes (belges, mignonettes, capucines, etc.). Ils sont destinés à séduire toute la clientèle dans une période où hommes, femmes et enfants fument.

Cependant, afin de concurrencer sur le marché local les grandes productions des centres du nord et de l'est de la France comme Gambier, l'entreprise se spécialise dès ces débuts dans les pipes figurées, plus lucratives. Le lot rend ainsi compte de tous les thèmes à la mode avec des portraits réalistes et historiques (Marie-Antoinette, Napoléon III, Rembrandt, etc.), des caricatures (masques grimaçants, tête de mort) ou encore des personnages du quotidien (marin, enfant, femme au chapeau). Au total, ce sont plus de 700 modèles qui font la réputation de la manufacture. Afin de poursuivre les contrefaçons, des modèles et noms de pipes sont régulièrement déposés auprès du tribunal de Commerce. La renommée de la manufacture Crétal & Gallard est reconnue par plusieurs prix obtenus dans des salons régionaux et par des brevets nationaux confirmant plusieurs innovations technologiques, comme la pipe à trou d'air renversé ou celle dite hygiénique. En parallèle des dépôts de ses propres modèles, la manufacture fait également des demandes officielles pour « avoir l'autorisation de poursuivre la fabrication et la contrefaçon de noms fabriqués ».

La reprise de l'étude du mobilier mis au jour en 1989 livre toute la richesse de cette collection :
- diversité des thématiques iconographiques.
- présence d'éléments de la chaine opératoire : fragments de pipes et accessoires de fabrication permettant de retracer les techniques de mise en œuvre de ces objets.
- données sur la composition des moules utilisés pour le façonnage,
- ratés de production : erreurs de cuisson, rehauts d'émail coloré avortés, etc.

Productions bretonnes de la fin du Moyen Âge au château de Roc'h Morvan (La Roche-Maurice, Finistère). Un tour d'horizon de la céramique issue de la fouille de l'enceinte basse (2017-2018).

Clément Le Guédard (Centre départemental de l'archéologie du Finistère)

Le château de Roc'h Morvan, localisé non loin de Brest, est établi sur un promontoire dont l'occupation est divisée en trois zones principales. Outre la basse-cour encore méconnue, les deux autres ont fait l'objet d'opérations programmées : l'enceinte haute, sous la direction de Jocelyn Martineau (Inrap) en 2001-2006, et l'enceinte basse, fouillée sous la responsabilité de Ronan Perennec (centre départemental d'archéologie du Finistère) depuis 2013. La place est occupée dès le XIe siècle, et connaît une série de destructions violentes suivies de réaménagements à l'occasion des épisodes de conflit marquant la région, avec à partir du XIVe siècle la guerre de succession de Bretagne, la guerre franco-bretonne, puis les guerres de la Ligue, jusqu'à son démantèlement au début du XVIIe siècle.

Les deux dernières campagnes ont mené à la découverte, pour la première fois sur le site, d'un mobilier abondant et dans un bon état de conservation particulièrement remarquable dans le nord-ouest de la Bretagne, qui demeure encore très peu exploré du point de vue de la céramologie médiévale et moderne. L'opération de 2018 a en outre permis de préciser la chronologie en mettant en évidence trois phases : la première débute à la fin du XIVe siècle, une seconde lui succède à la fin du XVe siècle et couvre également le début du XVIe siècle, et la dernière s'achève à la fin du XVIe siècle ou dans les premières années du siècle suivant. Environ 90 % de la céramique, soit 7850 restes pour 462 individus, s'inscrit dans l'un des assemblages correspondants.

Il est désormais possible d'identifier plus précisément le faciès de chacun, en termes de groupes techniques comme de formes. L'étude des principaux approvisionnements montre que ceux-ci basculent progressivement d'un apport exclusivement limité au Finistère (ateliers de Plonéour-Lanvern produisant la céramique dite « onctueuse » au sud, et de Lannilis au nord) vers un élargissement à l'ouest des Côtes d'Armor avec le secteur de Pabu, près de Guingamp. Il s'agit bien ici de « secteurs de production » au sens large, dont les limites restent souvent à définir, et désignés par un nom de commune pour laquelle les sources écrites, la toponymie et les plus rares données issues de prospection attestent un artisanat ancien, parfois prolongé jusqu'à des périodes plus récentes.

La réflexion autour de l'attribution des groupes techniques à ces ateliers permet par ailleurs de suivre l'évolution des répertoires de formes afférents. Ainsi, l'identification de nouveaux types et variantes permet d'affiner la vision chrono-typologique des céramiques « onctueuses » ou de Lannilis entre la fin du XIVe et le XVIe siècle. Par ailleurs, on observe aussi l'évolution progressive des formes attribuées à l'atelier de Pabu, avec l'introduction à La Roche-Maurice à la fin du XVe et au début du XVIe siècle de formes modelées à parois verticales de tradition proche, puis le développement d'un répertoire qui s'en différencie nettement au XVIe siècle (fig. 1).

En effet, au cours des trois périodes le vaisselier est constitué pour l'essentiel de pots « à large ouverture », qui possèdent systématiquement dans un premier temps une base plate et des parois plus ou moins cintrées et refermées, et parfois des oreilles de préhension. Leur répertoire s'enrichit, sans doute dans la première moitié du XVIe siècle, de nouvelles formes globulaires à base bombée, massivement produites en association avec un groupe technique glaçuré attribué au secteur de Pabu. Les pots à base plate des ateliers de Lannilis et de

Plonéour-Lanvern sont au contraire le symptôme d'une permanence de certaines formes, seulement affectées par des changements de lèvre mineurs. La composition du vaisselier différencie nettement La Roche-Maurice des sites de l'est de la Bretagne aux XVe-XVIe siècles, dans lesquels les pots ovoïdes sont largement majoritaires.

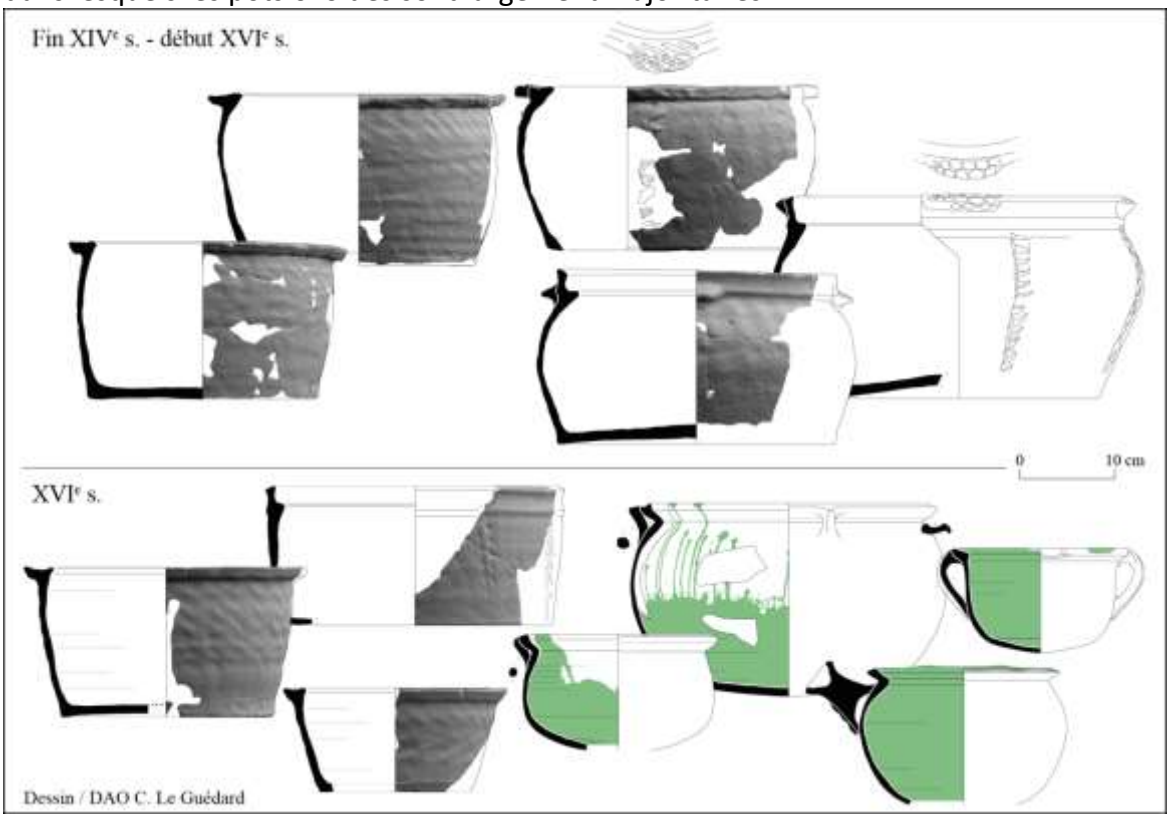


Fig. 1 : échantillon de formes issues des deux campagnes de fouille.

De surcroît, un répertoire de décors modelés ou en relief aux influences communes paraît se dessiner pour ces ateliers. Des moulages variés sous la base des récipients (marques d'ateliers spécifiques ?) sont notamment observés pour « l'onctueuse » et les premières productions de Pabu attestées sur le site (fig. 2). De nombreuses traces résultant plutôt des techniques de montage sont aussi visibles à la surface externe des récipients. Une approche technologique systématique, notamment appuyée sur leur relevé photogrammétrique, pourrait apporter un nouvel éclairage sur les productions bretonnes (fig. 1).

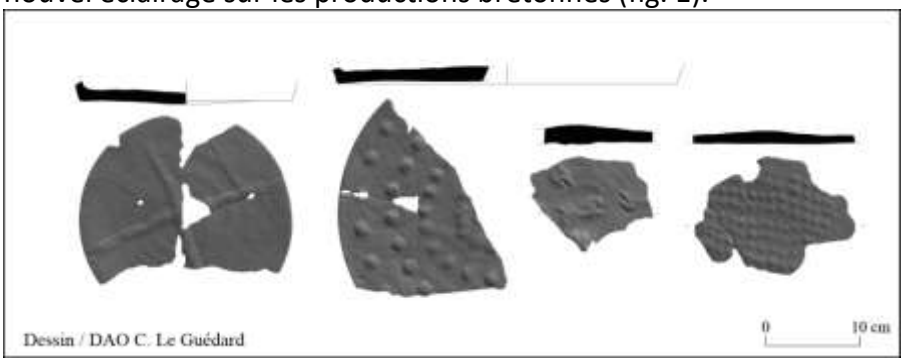


Fig. 2 : Quelques bases moulées sur leur face antérieure. Fin du XVe – XVIe siècle.

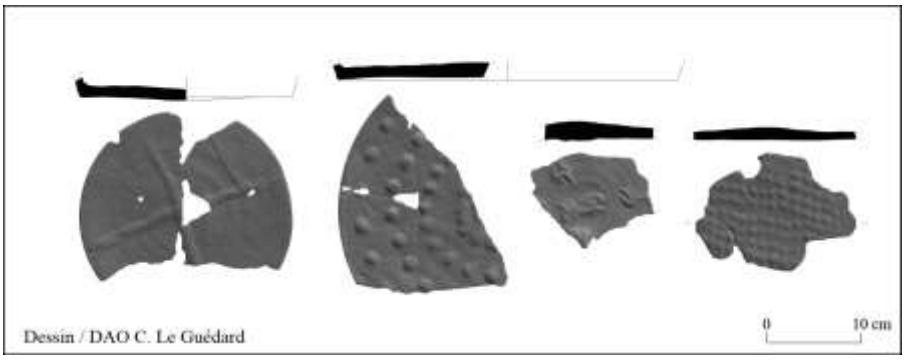
De rares importations complètent le répertoire. L'est de la Bretagne est représenté par quelques individus : pots de Lamballe (Côtes-d'Armor) et cruches d'Herbignac accompagnés d'une autre production locale de Loire-Atlantique, cette fois à glaçure verte interne. Les approvisionnements plus lointains correspondent surtout à de la vaisselle de table : gobelet de Ligron (Sarthe), cruche de Sadirac (Gironde), cruche et réchauds saintongeais, tasses

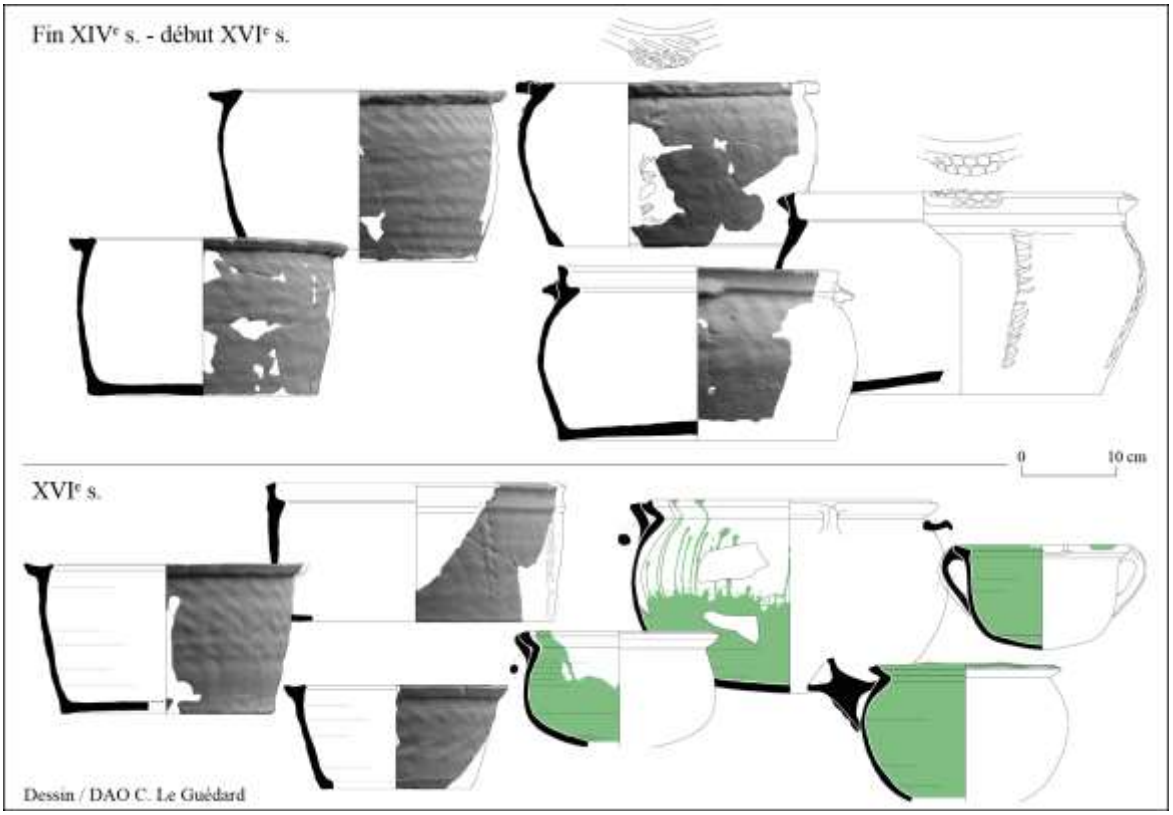
polylobées d'origine indéterminée… Il faut également noter la présence d'une majolique valencienne du type dit « de Pula » parmi les contextes de la fin du XVe siècle et du début du XVIe siècle. La production de ces récipients est attribuée au XIVe siècle, mais il reste possible d'envisager ici un rejet tardif d'un individu conservé sur un temps long, phénomène observé dans d'autres régions (Blake 1986 ; De Groote, Verhaeghe 2016 : 183).

Bibliographie

Blake 1986 : Blake (H.) — « The ceramic hoard from Pula (prov. Cagliari) and the Pula type of Spanish lustreware », in : Zozaya (J.) dir. — Secundo coloquio internacional de cerámica medieval en el Mediterráneo Occidental. Madrid : Ministerio de Cultura, 1986, p. 365-407.

De Groote, Verhaeghe 2016 : De Groote (K.), Verhaeghe (F.) — « La majolique du bas Moyen Âge aux temps modernes en Flandre (Belgique). Recherches récentes, hypothèses interprétatives et questions », in : Ravoire (F.), Horry (A.) dir. — Faïences et majoliques du XVe au XVIIe siècle en France et en Belgique. Pour un bilan des connaissances archéologiques, actes de la table ronde internationale de Sens, CEREP, 7-8 septembre 2010. Dijon : éditions universitaires de Dijon, coll. Art, Archéologie et Patrimoine, 2016, p. 181-195.




Fin XIVe s. - début XVIe s.
0
10 cm
XVIe s.
Dessin / DAO C. Le Guédard

Un four de potier du premier Moyen Âge à Quévy-le-Grand (prov. Hainaut, Belgique). Structure et production

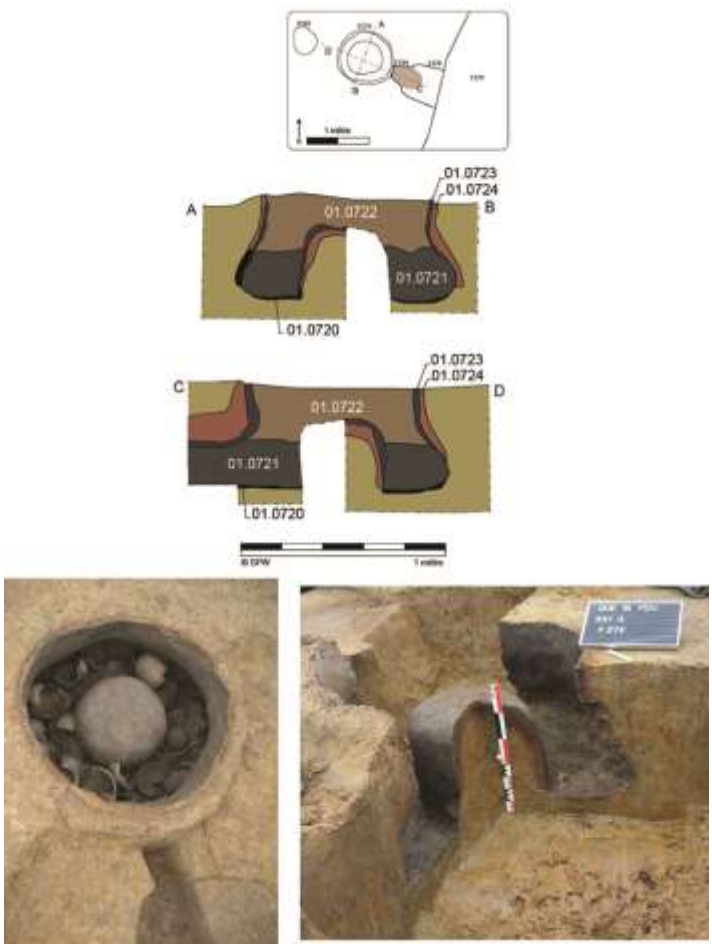
par V. Danese (RPA/SPW) et S. de Longueville (SPW)

Introduction

Un four a été mis au jour en 2015 à Quévy-le-Grand, lors de fouilles menées par l'asbl Recherches et Prospections archéologiques (RPA), à la demande de la Direction de l'archéologie du Hainaut du Service public de Wallonie (Danese, De Staercke & Van Nieuwenhove 2016). Alors que de très nombreuses structures, situées entre la fin de l'Âge du Bronze et le 20e siècle, ont été exhumées sur le site, rares sont les vestiges datés du premier Moyen Âge : quelques trous de poteaux et tronçons de fossés, des fosses, des silos, ainsi qu'une vingtaine de structures en creux difficilement interprétables forment le plan partiel de cette occupation (Danese, Massart & Van Nieuwenhove 2018).

Le four de potier : description et interprétation

Le four de potier, excavé dans un sol limoneux, se compose d'une chambre de chauffe ou laboratoire, d'un alandier et d'une aire de travail (fig. 1 – Plan, coupe et photos du four (infographie : Valentine De Beusscher©RPA ; photos : V. Danese©RPA).



La chambre de chauffe est circulaire. D'un diamètre interne de 80 centimètres, elle est conservée sur 60 centimètres de profondeur et présente un profil en cloche. Un pilier central cylindrique de 40 centimètres de haut a été réservé dans le limon encaissant afin de permettre au potier d'y empiler directement les récipients à cuire sur une surface utile d'environ 60 cm de diamètre et en se servant d'appuis sur la partie supérieure des parois latérales. En effet, aucune trace de sole ou de son arrachage n'a été repérée ; les parois du four ainsi que le support central sont intactes et rubéfiés et/ou indurés de manière homogène, sur une épaisseur de 2 à 5 centimètres. A l'est, un très petit alandier, large de 30 centimètres, haut de 24 et long de 40 centimètres, donne accès à une aire de travail presqu'entièrement détruite lors de l'aménagement postérieur d'un large fossé.

Ces observations permettent de classer le four de Quévy dans la typologie de Freddy Thuillier, au rang des « fours à support de charge » non rattaché à la paroi et sans intermédiaire de supports complémentaires de type barres d'argile (Thuillier 2015). Très peu de fragments d'argile cuite, qui pourraient donner une indication sur le type de couverture, ont été retrouvés lors de la fouille. La rubéfaction et l'induration légères suggèrent que le four n'a pas servi longtemps. Il est même envisageable que cette fournée ait été unique puisque presqu'aucun raté de cuisson n'a été retrouvé dans les alentours pourtant largement explorés. La céramique contenue dans ce four peut donc être considérée comme étant une partie de l'unique charge, mais ce n'est pas la charge en place puisque les fragments de mêmes récipients étaient éparpillés dans tout le four.

La céramique

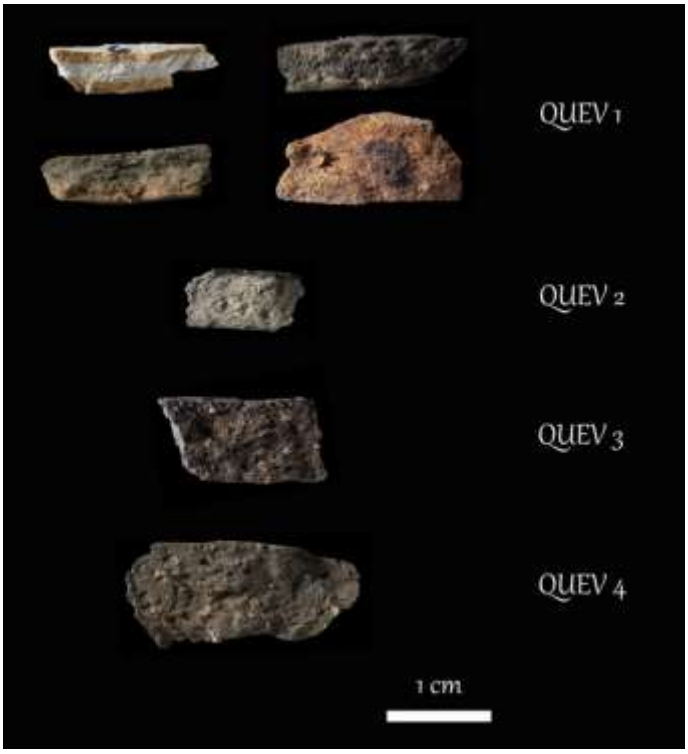
La structure de cuisson a été comblée par 1142 tessons de céramiques qui, une fois recollés, constituent un ensemble d'au moins 67 récipients différents (fig. 2 - Sélection de récipients issus du four (photo : R. Gilles©SPW).

Plusieurs portent des traces caractéristiques de ratés de cuisson, sous la forme d'éclats, de coups de feu et de déformations. La variation des teintes au sein de cet ensemble montre également une maîtrise approximative de la post-cuisson.

Deux catégories de céramiques ont été retrouvées dans le four : la céramique tournée et la céramique modelée (fig. 3 - Tableau synthétique de la production de Quévy (dessins : G. Hardy©SPW)

Catégorie	Groupe de pâte	Forme	Illustration	NMI
Tournée sombre à surface brute (parfois enfumée)	QUEV1	Pot		43
	QUEV1	Ecuelle		1
	QUEV1	Tèle verseuse		1
	QUEV1	Gros pot		/
	QUEV1	indét		8
Tournée sombre à surface brute	QUEV2	Tèle verseuse		1
Tournée rouge à surface brute	QUEV1	Pot		1
Tournée sombre lissée	QUEV1	Pot verseur à anse		4
	QUEV1	Pot		2
	QUEV1	Urne carénée		2
Catégorie	Groupe de pâte	Forme	Illustration	NMI
Modelée sombre à surface brute	QUEV3	Gros pot		2
Modelée sombre à surface brute	QUEV4	Pot		2

La majorité des récipients sont tournés sombres à surface brute. Le groupe de pâtes le mieux représenté dans cette catégorie a une matrice fine et peu poreuse, contenant des grains de quartz bien classés, dont la taille est généralement inférieure à 0.2 mm, ainsi que quelques concrétions d'oxydes de fer et de glauconie (QUEV1). Le potier de Quévy a façonné dans cette fabriques des pots globulaires ou ovoïdes simples, de divers gabarits, des tèles (ou mortiers) et des écuelles. Le bas de la panse de nombreux récipients est marqué d'un ou de plusieurs sillon(s) profond(s). Le second groupe de pâtes (QUEV2), très proche du premier, contient des quartz plus gros (dépassant les 0.5 mm), parfois fracturés, ce qui est le signe qu'ils ont pu être ajoutés volontairement afin de réaliser des mortiers à quatre becs verseurs. Ces deux groupes d'argiles sont macroscopiquement comparables à celles utilisées dans les productions de Douai ou de Valenciennes (Louis, 2015 : fabrique 3 ; Korpiun, 2007, fabrique 1). Un seul pot est tourné rouge, couleur probablement involontairement obtenue à cause d'un incident de cuisson. Quelques récipients tournés sombres à surface lissée sont associés aux premiers. Ce sont des pots verseurs à anse et bec tréflé ponté et des urnes qui ont été façonnés dans la même argile fine QUEV 1. Ces récipients portent des décors repoussés vers l'extérieur à l'aide d'un bâtonnet pour former des V ou des traits parallèles ou à l'aide du doigt pour former des bossettes sur la paroi externe. Ce type de forme et de décor n'est pas sans rappeler ceux issus de la tradition germanique. Enfin le four a également livré quatre pots modelés sombres à surface brute, parfois de grande contenance, façonnés avec des argiles dont la matrice est proche des précédentes, mais contenant soit des inclusions de quartz plus grosses, plus abondantes et moins bien triées (QUEV3), soit encore de la calcite pilée (QUEV4). (Fig. 4 – Groupes de pâtes des céramiques du four (photos : R. Gilles©SPW)).



L'examen laisse apparaître un répertoire diversifié de formes utiles aux fonctions de préparation, de cuisson, de service des aliments et des boissons ainsi que de stockage. Les argiles semblent avoir été sélectionnées et préparées selon l'usage du récipient.

Chronologie

La céramique de Quévy s'insère bien dans le contexte régional de production de céramique du 7e au 9e siècle. Quelques sites d'habitat ou funéraires contemporains ont également livré de la céramique comparable, en tout ou en partie, à celle de cet ensemble.

Les récipients inclus dans le four sont encore bien ancrés dans la tradition de fabrication de l'époque mérovingienne, avec leurs formes carénées et un répertoire diversifié. Mais ils s'en démarquent aussi par une évolution des profils des pots, plus globulaires et avec un fond lenticulaire, qui les rapprochent d'avantage des usages carolingiens. Grâce aux comparaisons typologiques de la céramique, la fabrication de ce lot est à situer quelque part entre la fin du 7e et la fin du 8e siècle. Cette proposition s'accorde bien avec les résultats des analyses de la section magnétisme environnemental du Centre physique du Globe (J . Hus et S. Ech-Chakrouni, 2017, rapport inédit), qui révèlent un intervalle d'âge [661 ; 837] avec une probabilité de 95%, pour le dernier fonctionnement du four.

Conclusions et perspectives

La fouille de cette petite structure de potier apparemment isolée a révélé l'existence, à Quévy, d'une production de vaisselle en terre cuite destinée à la consommation d'une population dont l'habitat principal et les fosses détritiques qui y sont liées, n'ont pas été localisés précisément dans la surface explorée par les fouilles. Il paraît peu probable que cette

production ait été destinée à alimenter un marché régional. En effet, la construction et le fonctionnement assez rudimentaires de la structure de combustion, sa courte durée de vie, l'absence de rebuts en fosse ou en aire ouverte et les décors peu répandus dans la région suggèrent une production ponctuelle. Par ailleurs, le façonnage au tour, qui exige un certain niveau de spécialisation, plaide en faveur de l'activité d'un artisan expérimenté, se déplaçant peut-être dans la région et venu approvisionner en vaisselle, à un moment précis, les habitants de la localité. Enfin, le nombre important d'éclats, causées par des impuretés dans la pâte et par des variations thermiques ou hydrographiques trop importantes lors de la cuisson ou à la sortie du four laisse penser que l'argile ou sa préparation n'était pas idéale pour la fabrication de récipients ; cela peut expliquer aussi la cessation assez rapide de cette activité artisanale dans la localité.

Les pâtes de ces récipients doivent maintenant être soumises à des analyses pétrographique et chimique afin d'en établir la carte d'identité et de permettre, à l'avenir, d'attribuer ou non à cette petite production, des récipients usagés qui seraient retrouvés à proximité du site.

Rermerciements
O. Collette, F. Hanut (SPW-AWaP), M. Van Assche (RPA), E. Louis (CAD), J.-C. Routier, F. Thuillier, V. Vincent (INRAP) et J. Soulat (LandArc) pour leur expertise et leurs suggestions.

Bibliographie

Danese V., De Staercke O. & Van Nieuwenhove B., 2016. Quévy/Quévy-le-Grand : fouille d'un établissement rural, dans Chronique de l'Archéologie wallonne, 24, p. 125-130.

Danese V., Massart C. & Van Nieuwenhove B., 2018. Les campagnes de fouille 2015 et 2016 à Quévy-le-Grand (Ht), dans Archaeologia Mediaevalis, Chronique 41, Gent, p. 68-73.

Korpiun P., 2007. Vaisselle et objets médiévaux en terre cuite à Valenciennes : Apports récents de l'archéologie urbaine. Service Archéologique de Valenciennes/Illustria-Librairie des musées.

Louis E., 2015. Ateliers céramiques du Douaisis au Haut Moyen Âge (VIe – XIIe siècles) : un bilan, dans Thuillier F. & Louis E. (dir.), Tourner autour du pot… Les ateliers de potiers médiévaux du Ve au XIIe siècle dans l'espace européen, Actes du colloque international de Douai (5-8 octobre 2010), Caen, PUC (Publications du CRAHAM), p. 51-81.

Thuillier F., 2015. Contribution à l'étude des fours de potier médiévaux : proposition de classification des fours de potier du Ve au XIIe siècle en France dans Thuillier F. et Louis E. (dir.), Tourner autour du pot… Les ateliers de potiers médiévaux du Ve au XIIe siècle dans l'espace européen, Actes du colloque international de Douai (5-8 octobre 2010), Caen, PUC (Publications du CRAHAM), p.583-596.

L'Argentière : un site de consommation en Haute Durance au XVIIe siècle.

Benjamin OURY*25*

Introduction

Les fouilles du site castral de L'Argentière (L'Argentière-la-Bessée, Hautes-Alpes), menées durant quatre campagnes entre 2014 et 2017, ont livrées du matériel céramique assez singulier et dont aucune publication n'a encore fait l'écho. La rareté des études et des recherches sur la céramique moderne des Hautes-Alpes, et plus particulièrement de Haute-Durance, nous a donc incité produire une synthèse sur le mobilier découvert sur le site de consommation de L'Argentière. Malgré une présence relativement modeste de la céramique ( ) et du caractère très fragmenté des tessons rendant difficile les identifications et les remontages, le contexte de découverte possédait quelques avantages. En effet, les tessons ont été mis au jour, pour la grande majorité, dans les remblais de maisons après la destruction totale de l'occupation (milieu clos non perturbé) qui sont bien situés dans le temps puisqu'une monnaie (un double tournois) frappé à la fin du règne de Louis XIII dans la vallée du Rhône entre 1642 et 1643 a été retrouvé dans la partie supérieur des remblais. La situation chronologique de la destruction de l'habitat du bourg castral dans la seconde moitié du XVIIe siècle est corroborée par une étude dendrochronologique, réalisée sur un plancher calciné découvert sous les remblais, qui positionne l'abattage des bois après 1560. Ces datations accompagnées de la certitude que les tessons découverts appartiennent tous à la même phase d'occupation rendent leur étude intéressante et même nécessaire pour éclairer les pratiques de consommation dans la vallée de la Haute-Durance à l'époque Moderne. Deux catégories de pâtes ont été mises en évidence.

Les pâtes rouge sombre micacées (RSM)

La première catégorie de céramique est très particulière. Elle apparaît en nombre considérable puisque sa proportion oscille entre 71 % et 63 % suivant les éléments retenus (le Nombre de Restes (NR), le Nombre Minimum d'Individu (NMI) ou le Nombre Typologique d'Individus (NTI)26. La pâte est rouge, très fine et de bonne qualité. Lorsqu'elle est cuite, elle prend une teinte assez mate, allant du rouge sombre ou rouge brique au orange intense. Elle comporte aussi de nombreuses inclusions de mica, ce qui en fait sa caractéristique principale. À ce stade de la recherche, il est impossible de savoir si ces inclusions sont naturelles ou si elles proviennent d'ajout de dégraissant pour modifier les caractéristiques physiques de l'argile et ainsi faciliter le façonnage et la cuisson des vases.

Les observations et comparaisons poussent à formuler l'hypothèse d'une production dans des ateliers de Moyenne Durance, entre Manosque et Gap ou même plus en amont du côté de l'Embrunais où, pour le moment, aucun atelier n'est recensé au XVIIe siècle. Leur forme et leur type de traitement s'inspire largement des productions provençales réalisée par les potiers italiens (application d'oxydes métalliques, de motifs géométriques ou végétaux incisés, etc.). Une étude plus poussée de la pâte, notamment sur sa composition minérale,

25 Docteur en Archéologie Médiévale, chercheur associé Ciham UMR 5648

26 Céramique rouge sombre micacée (RSM) : NR = 511, NMI = 80 et NTI = 142.

pourrait aider à l'identification et à la localisation du gisement d'argile employé et donc à préciser le secteur géographique des ateliers de potiers concernés. Ce type de pâte est, en tout cas, inconnu dans le sud de la Provence (Marseille, vallée de l'Huveaune, etc.), en Italie (Ligurie, Toscane, Piémont) et en Dauphiné (Dieulefit, etc.). Cette pâte rouge sombre se démarque bien d'un autre type de pâte rouge.

Les pâtes rouge clair calcaires (RCC)

Cet autre type de pâte est moins bien représenté que la céramique à pâte rouge sombre micacée, puisqu'il représente seulement entre un quart et un tiers (selon les restes comptabilisés) des céramiques du XVIIe siècle utilisées à L'Argentière27. Cette seconde catégorie n'en demeure pas moins représentative car elle atteste d'une certaine diversité d'approvisionnement. D'une pâte rouge clair, fine et plutôt calcaire, elle présente des inclusions de chaux ou de craie qui peuvent parfois atteindre 5 mm de diamètre. Cette céramique prend une teinte beige clair ou rosée à la cuisson. L'absence d'inclusion de mica et sa couleur très claire la discrimine des céramiques précédentes.

Malgré ces différences macroscopiques remarquées entre les deux pâtes, les observations et les comparaisons avec le mobilier connu en Provence amènent à attribuer aux céramiques à pâte rouge clair calcaire la même zone de production que les céramiques à pâte rouge sombre micacée. En effet, leur aspect les rapproche de céramiques découvertes à Peipin, sur la Durance au sud de Sisteron, étudiées par G. Guionova (Breichner, Guionova 2005). Cependant, il est probable qu'il ne faille pas rechercher un seul lieu de production, mais bien plusieurs, dans cette zone géographique assez vaste qu'est la Moyenne Durance. En effet, certaines céramiques réalisées dans cette pâte claire sont globalement plus épaisses que celles du groupe précédent (RSM), ce qui indique que l'utilisation de cette argile ne permettait pas la réalisation de parois trop fines, alors que d'autres présentent des épaisseurs de l'ordre de celles observées sur les céramiques RSM. Ici aussi, une étude plus approfondie de la composition de cette pâte avec des analyses sur des éléments choisis et représentatifs aiderait sûrement à circonscrire une zone de production plus précise et surtout différencier géographiquement les deux aires de production des deux pâtes observées (RSM et RCC).

Conclusion

La consommation de céramique au XVIIe siècle à L'Argentière peut être caractérisée par cette première étude. Deux catégories de pâtes sortent du lot à l'intérieur desquelles différents groupes de traitement s'organisent. Les céramiques à pâte rouge sombre micacée, plus nombreuses, semblent prendre leurs racines dans la tradition potière de Haute-Provence où les techniques de décor à l'engobe blanc rehaussé d'oxyde ou encore à décors incisés colorés se retrouvent autour de Manosque ou de Sisteron. Les ateliers de production ne sont pas localisés, mais devraient se situer dans une large zone entre Gap et Manosque, et peut-être même en amont.

Les céramiques à pâte rouge clair calcaire, moins nombreuses, présentent moins de différences de traitement. La majorité est engobée de rouge, ce qui tranche avec les céramiques à pâte rouge sombre micacée majoritairement engobées de blanc. Le reste des traitements est plutôt sporadique et peu caractéristique. Ils correspondent sans doute aux productions d'autres ateliers que celui de Peipin, lieu de fabrication et de cuisson des céramiques engobée rouges, comme le suggère la comparaison avec les céramiques

27 Céramique rouge clair calcaire (RCC) : NR = 193, NMI = 35 et NTI = 78.

découvertes dans un des fours de potier.

Pour permettre une meilleure localisation des différents ateliers de production, une analyse des pâtes sur des éléments caractéristiques au sein des deux types de pâtes observés serait utile. Connaître la composition pétrographique des céramiques aiderait sans doute à affiner la classification et favoriserait l'identification des deux aires de production de ces céramiques à pâtes différentes qui sont, pour le moment, confondues dans cette large zone qu'est la Moyenne Durance

Bibliographie

Breichner, Guionova 2005 : BREICHNER (H.), GUIONOVA (G.), Le four potier de Peipin (Alpes-de-Haute-Provence), Bulletin archéologique du CTHS : Moyen Age, Renaissance, Temps Modernes, 2005, 31-32, p.135-151. <halshs-00505554>

UN ATELIER DE POTIERS CAROLINGIEN MECONNU A VIENNE-EN-ARTHIES (Val-d'Oise)

Stéphane Regnard (CRAVF)

A l'automne 1997, supposant la présence d'une nécropole mérovingienne autour d'une sépulture découverte fortuitement par le propriétaire d'un terrain privé, au 28 route de Villers à Vienne-en-Arthies (hameau de Chaudry), le SRA Île-de-France confiait au Centre de recherches archéologiques du Vexin français un diagnostic archéologique qui aboutissait notamment à la mise au jour d'un four de potier carolingien. Sa publication interviendra fin 2019 dans la Revue archéologique du Vexin français et du Val-d'Oise n° 45.

Vienne-en-Arthies est un village situé dans l'extrême ouest du département du Val-d'Oise. Le site se trouve au fond d'une petite vallée secondaire où l'eau coule abondamment, à mi-pente, sur une zone où la carte géologique indique la présence d'argile plastique du Sparnacien et, à quelques centaines de mètres, de sables fossilifères de l'Auversien. A moins de 700m sont également disponibles des sables stampiens de très faible granulométrie. Il fait peu de doute que cette présence immédiate de ressources naturelles a facilité l'implantation d'un atelier de potiers. A moins de 100m du four se situent deux grandes dépressions, dont l'une est en eau, nous pensons qu'il s'agit d'argilières d'exploitation ancienne.

La sépulture qui est à l'origine de l'intervention s'avéra dater du premier tiers du VIIe siècle, aisément datable par une garniture de ceinture trapézoïdale damasquinée qui l'accompagnait. Après étude anthropologique, les restes d'au moins deux autres corps ont pu être décelés dans deux autres sondages. Mais pas de nécropole au sens où on l'espérait. Le sondage où fut découvert le four fut élargi sur environ 25 m². Méthodiquement fouillé par 5 passes successives, il révéla un amoncellement impressionnant de céramiques, de pierres et de terres cuites architecturales dans les derniers niveaux. Au total, plus de 81 kg de céramique furent prélevés, et plus de 40 kg d'éléments en terre cuite.

Le four est de forme oblongue avec une languette centrale maçonnée à la chaux. Il semble avoir été largement érodé sur sa partie sud et devait être totalement entouré d'une couronne de pierres sèches. Il n'a pas pu être fouillé dans son intégralité… L'alandier n'a ainsi, malheureusement, pas pu être décrit, ni l'aire de chauffe. Néanmoins, nous pouvons faire quelques observations intéressantes, notamment sur l'utilisation d'une série de 3 pots martyrs découpés à mi-panse et retournés dans l'axe de la languette. Ils permettaient de supporter la charge à cuire, et aussi, bien entendu, de canaliser les flux de chaleur. Nous n'avons décelé aucune trace du laboratoire, si ce n'est une auréole circulaire de rubéfaction qui en donne le profil intérieur, soit environ 1.40 m de diamètre. Néanmoins, de nombreux fragments de parois de four peuvent nous en donner une idée : ils portent d'intéressantes empreintes négatives de pots qui permettent d'imaginer une structure utilisant des céramiques en arceaux ou un chemisage, et des empreintes végétales. Parmi ces dernières, des plaquettes d'argile pure, non dégraissée, plates, comportant d'importantes traces de graminées des deux côtés sont à noter. Leur fonction nous reste hypothétique. Nous pensons qu'il pourrait s'agir de réfections de parois ou de dispositifs amovibles (?)

Concernant l'étude de la production, les premiers remontages ont été réalisés dès 1999, lot par lot (79 au total), ce qui avait permis de remonter 5 formes complètes seulement… C'est sur cette base qu'on été publiées plusieurs notices archéologiques et qu'une première synthèse de nos travaux a été communiquée lors du colloque de Caen en 2004. En 2011 a été relancé un programme d'étude consistant à reprendre les remontages en utilisant cette fois-ci un élément nouveau, la stratigraphie : donc en recoupant les lots. Avec 23 formes archéologiquement complètes et beaucoup d'autres partiellement remontées, ce travail nous a beaucoup appris du détail de la production. Une base de données a été crée pour détailler un total de 865 isolations, en décrivant les couleurs de pâtes, les styles de cuisson, les formes de pots, de lèvres, de fonds, les déformations, tous les détails possibles… Cela a abouti à la définition de 6 groupes techniques et à des variantes, pour un total de 9 à 10 cuissons distinctes. Des statistiques ont ensuite été réalisées, qui ont permis de quantifier les données brutes.

Les pâtes sont toutes des semi-fines sableuses ou bien des granuleuses, qui ont été cuites soit en atmosphère réductrice, soit en atmosphère oxydante, parfois les deux avec une post-cuisson oxydante ou réductrice. Les couleurs peuvent être décrites en deux catégorie générales : des grises et des rouges, mais il y a beaucoup de variations (pâtes orangées, gris-marron, gris-rose, rouge-orange) et il n'est pas certain que le gris et le rouge étaient les couleurs vraiment recherchées. Il est ici utile de rappeler que l'ensemble du corpus est constitué de ratés de cuisson. Certes, les rejets en dépotoir sont pour beaucoup dus à des fêlures, des éclatements, des desquamations ou des déformations, mais la couleur est aussi probablement une de ces raisons…

Le principal groupe techniques est la céramique sableuse grise avec, en données brutes, plus de 56% du poids total, auquel il faut adjoindre les sous-groupes de sableuse en post-cuisson oxydante (soit 71.3% de pâtes sableuses au total). Suivent les productions granuleuses rouges (11,3%), les granuleuses grises (9.2%), la sableuse rouge (6,8%), et des groupes marginaux en granuleuse feuilletée (1,1%) ou en granuleuse gris-rose (0.3%). D'une manière générale, on retiendra que la production est répartie entre ¾ de pâtes sableuses et ¼ de granuleuses. On a pu définir le NMI de chaque groupe pour un total d'au moins 75 vases. Nous avons ensuite cherché à affiner ces résultats en observant les différences morphologiques à l'intérieur de chaque groupe, essentiellement à partir des types de lèvres. Cela a permis de définir des NEV, situés entre 94 individus (calcul fait uniquement sur le relevé des degrés de lèvres et de fonds) et 116 individus (en prenant en compte, en plus, les variations des épaisseurs de lèvres et des diamètres d'ouverture). A ceux-là s'ajoutent quelques exemplaires provenant d'autres ateliers.

Aucune forme ouverte n'a été mise au jour. La production est essentiellement composée de pots à cuire. On peut distinguer quatre gabarits allant de 16 à 22 cm de haut, les plus petits étant minoritaires et exclusivement en pâtes granuleuses. Leur contenance a été évaluée entre 2 litres à 4,5 litres. Les plus grands ont souvent été modifiés en oules verseuses par le pincement de la lèvre avec 3 doigts. Dans ces cas, on observe des formes plus élancée. On note également la présence de cruches à bec tubulaire et des anses, probablement opposées, dont le jointoiement à laissé de nombreuses empreintes digitées. Six exemplaires au minimum ont pu être comptabilisés. Ces variations fonctionnelles sont observables dans plusieurs groupes

techniques, mais pas tous, ce qui peut laisser à penser que certaines cuissons n'étaient peut-être pas mixtes (?). A l'exception des oules verseuses, il s'agit systématiquement de pots à panse globulaire dont l'extremum de panse est à peu près aussi large que la hauteur. Les pâtes sont peu épaisses au niveau des panses (3,5 à 4 mm en moyenne, avec un minimum de 2mm fréquent pour les pâtes granuleuses). Les diamètres des ouvertures varient dans une faible amplitude, pour l'immense majorité entre 13 et 14 cm, avec quelques variantes plus petites ou plus grandes. Le minimum étant de 8 cm, les plus grandes étant de 16 cm. Le diamètre des bases varie également dans une faible amplitude, entre 9 et 11 cm de diamètre, avec une moyenne de 9.7cm. Celles-ci sont très majoritairement plates (69%) mais on note des exemplaires concaves (12%) et plus rarement lenticulaires (8%). Environ 50% des bases portent des marques de décollement à la ficelle, et près de 16% ont fait l'objet d'une finition par un lissage au doigt sur l'intégralité de la surface.

Un regard particulièrement précis a été porté sur les lèvres, car les parements s'en sont révélés très complexes. Il s'agit exclusivement de lèvres dont la forme générale est rectangulaire. Leur épaisseur varie dans une amplitude de 5 à 12 mm (moyenne : 8.4 mm). Le pendage est souvent difficile à définir en raison des déformations importantes que nous avons pu observer sur les formes remontées. En fait, le relèvement de la lèvre dépend le plus souvent de la présence ou non d'une gouttière. Celles-ci sont très minoritaires (17%) mais sont souvent très profondes. Plus de la moitié de la production (55%) est réalisée avec des gouttières très légères de 1 à 1,5mm de creux au maximum, parfois difficilement perceptibles. Des parements supérieurs plats complètent l'ensemble avec 27% du total. Le parement inférieur est souvent plat ou bien en forme de crochet, donnant un aspect légèrement éversé à certains exemplaires. Ce qui est le plus intéressant pour caractériser la production de Vienne-en-Arthies, c'est d'observer le parement extérieur ; certes, plus de la moitié du corpus est constituée de parements arrondis assez communs, mais deux caractéristiques semblent « signer » la production : d'une part la présence massive de parements au profil « en carène », carène souvent centrée ou située sur la partie haute (42%) caractérisant un geste du potier consistant à finir la lèvre en la pinçant avec deux doigts… et d'autre part la présence de rainures ou de bourrelets, le plus souvent au bas du parement extérieur, résultant d'une finition par lissage au doigt du dessous de la lèvre. D'autres sections sont observables, plus rares, comme des parements verticaux, quelques rainures hautes ou des inflexions multiples. En fait, la variété est assez importante et varie sensiblement selon les groupes techniques. Au final, la production apparaît comme largement standardisée, mais demeure tout de même le fait d'un artisanat très dépendant du geste du potier ou de la main de plusieurs artisans, comme en témoignent les variantes observées dans chaque groupe technique.

Pour compléter ces observations, le positionnement de tous les éléments ayant fait l'objet de remontages a été cartographié. Cela a permis de comprendre la dynamique de comblement du four et de définir un ordre relatif des différents rejets. S'il est difficile de distinguer cette chronologie entre les différentes productions sableuses, il apparaît par contre que les rejets de productions granuleuses interviennent dans un second temps. Ces dernières présentent une typologique orientée vers des profils à lèvres statistiquement plus épaisses et trapues, et surtout des gabarits plus petits.

Sur le plan de la datation, les études à notre disposition permettent d'estimer, par comparaison, une fourchette couvrant la seconde moitié du Xe siècle. Il est attesté que le site est occupé depuis la première moitié du VIIe siècle, mais d'autres éléments peuvent correspondre à la période de transition jusqu'au Xe siècle, notamment quelques céramiques peintes. Le terrain voisin situé au 26 route de Villers a quant à lui livré des proto-bandeaux, des bords en bandeau et d'autres tessons peints qui pourraient correspondre à une datation au-delà du XIe siècle. En fait, nous soupçonnons une officine beaucoup plus vaste et sur un temps long. Actuellement, peu d'indices sur l'aire de diffusion nous sont connus en raison du faible nombre d'opérations archéologiques dans le secteur. Nous pensons que la proximité de la frontière fondant la Normandie après le traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911 n'a pas empêché la commercialisation en aval de la Seine ou vers le Vexin normand, notamment par le franchissement de l'Epte ou par voie fluviale sur la Seine.

Stéphane REGNARD
Centre de recherches archéologiques du Vexin français (CRAVF)

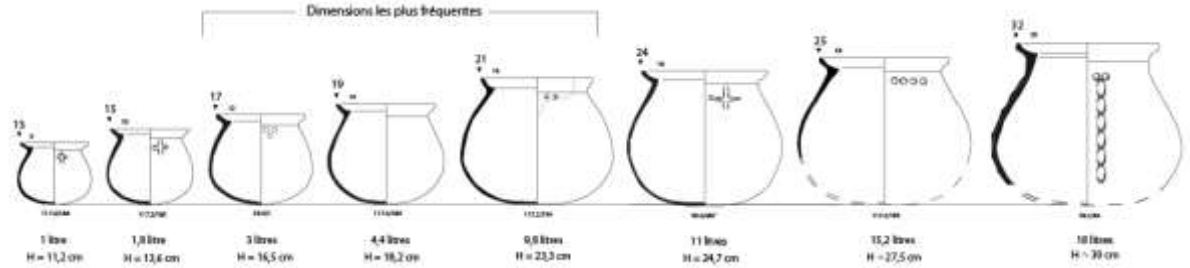
La vaisselle céramique issue d'une zone d'activité potière dans la bastide de Sauveterre-de-Guyenne (33) à la fin du Moyen Âge. Premiers résultats & perspectives

Yolaine Rouzo-Lenoir (Hadès)

La parcelle fouillée en prévention d'un aménagement de logements sociaux (2016 – Hadès)[28] se situe au nord de la bastide fondée en 1283, en bordure interne du rempart dont on ignore la période précise de construction au XIVe siècle (hypothèse la plus tardive autour de 1325).
Il s'agit d'un site très arasé dont les vestiges médiocrement conservés témoignent d'une part d'une occupation domestique (sablières basses et trous de poteau, plaques foyères, silos et fosses dépotoirs qui ont livré des restes fauniques, du petit mobilier métallique et de la vaisselle), et d'autre part, d'une activité potière (four, fosses de travail (?), rejets secondaires mêlant fragments de parois et de soles de four et vaisselle et tessonnières de rebuts de cuisson). Les trois puits découverts peuvent être associés aux dimensions domestiques comme artisanales.

Une quantité considérable de mobilier céramique a été excavée (environ 1 tonne). Dans le cadre du rapport, une sélection de lots a été effectuée en fonction des différentes problématiques, des analyses menées, de l'abondance des assemblages, etc… De fait, l'étude réalisée a porté sur un total de 36519 restes dont 2391 NMI issus d'une quarantaine de structures.
Le corpus technologique de la collection, relativement simple, se compose d'une part d'une famille de céramiques grises non tournées soit colombinées (5 % du total NMI), soit modelées (71 %) et d'autre part, d'une famille de céramiques tournées grises (3 %) ou rouge orangées (23 %).
Dès la phase de fouille, les contextes de découvertes et le nombre de ratés de cuisson ne laissent aucun doute sur l'origine locale des productions non tournées.

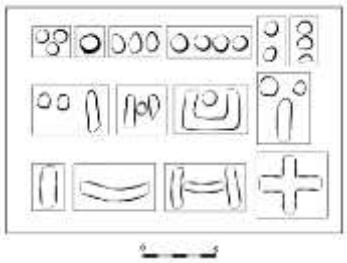
La céramique grise modelée : production emblématique de Sauveterre-de-Guyenne
Une seule forme est répertoriée : il s'agit d'un pot que l'on suppose destiné à la cuisson, sans préhension, caractérisé par un fond rond et un bord éversé à face interne concave. Une gamme étendue de gabarits (capacité de 1 à 18 litres) est mise en évidence (les dimensions les plus fréquentes allant de 3 à 10 litres).



Les résultats d'analyses (C14 et archéomagnétisme sur le four ; thermoluminescence sur les échantillons de vases) inscrivent cette production entre le 3e ¼ du XIVe et le courant du XVe siècle.

[28] Sauvaître 2018 : SAUVAÎTRE (N). — *Rue de Beauvallon. Sauveterre-de-Guyenne, Gironde*. Hadès : Rapport Final d'opération archéologique. Bordeaux : SRA nouvelle Aquitaine, 4 tomes, 2018.

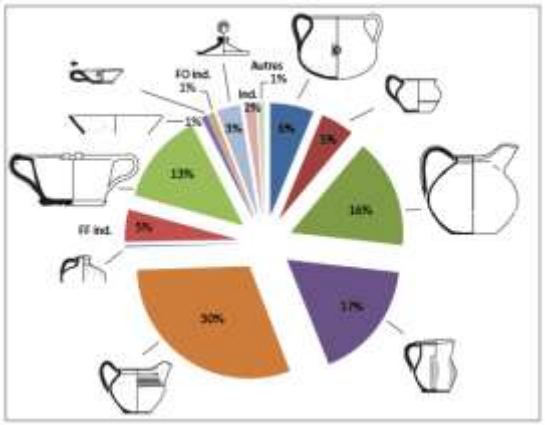
Plusieurs aspects rendent cette production inédite originale :
- le façonnage : le bord est constitué d'un élément assemblé sur un corps modelé, probablement façonné par percussion; les doigts utilisés comme contre-battoir interne ont laissé l'empreinte de profondes digitation ;
- les marques de potier : chaque vase suffisamment conservé porte une marque composée de digitations ponctuelles ou étirées appliquées sur l'épaulement. Quatorze combinaisons associant ces digitations sont recensées. Ces marques, nécessaires pour identifier les récipients très standardisés, en cas d'une mutualisation des fournées ou/et de leur commercialisation, signent une production dense et organisée.



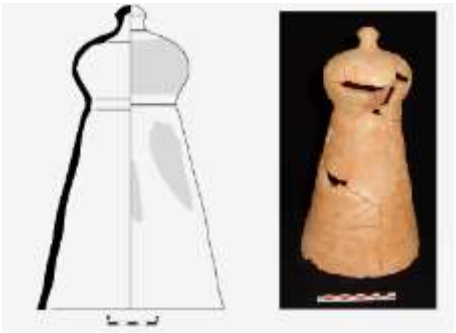
La céramique grise colombinée
Elle est majoritairement composée de grandes formes ouvertes de type vases de réserve, bassines et lessiveuses.

La céramique grise tournée
Elle présente un corpus de formes assez réduit, dominé par les pots à une anse.

La céramique rouge tournée
A contrario, cette catégorie se caractérise par une grande diversité morphologique et fonctionnelle ; elle est constituée à la fois de vaisselle ordinaire très standardisée et de pièces exceptionnelles et de céramique très décorée alliant glaçure, décor à l'engobe et décor rapporté.
L'échantillon daté par thermo-luminescence fait apparaître cette production comme contemporaine des vases gris modelés (1348-1472).
Les vases à liquide (cruches de stockage, pichets, pégaus) l'emportent très largement sur les vases de cuisson (pots ansés, marmites). Les mortiers occupent une place particulièrement importante du catalogue (13% du NMI total) tandis qu'un unique tasse est répertoriée.



Concernant les pièces exceptionnelles, notons : la partie supérieure d'un pichet trompeur, un décor anthropomorphe rapporté et incisé sur un col de pichet, une soupière très décorée munie de son couvercle ou encore un épi de faîtage à bulbe, inédit pour cette période.



La question des productions

Devant le contraste technologique des productions en présence, le postulat de départ considère la céramique rouge comme une céramique d'importation destinée à la consommation et complémentaire à la production locale grise non tournée. En l'absence de données de terrain, l'exploration de trois pistes majeures remet cette hypothèse en question.

1. Les données comparatives montrent des analogies typo-morphologiques et technologiques évidentes avec le répertoire connu de la moyenne vallée de la Garonne au tournant des XIVe-XVe siècles mais certains traits caractéristiques sont absents à Sauveterre (déversoirs tubulaires, couvercles plats, pichets balustres) ; a contrario, les cruches de réserve sont par exemple très proches des exemples sadiracais contemporains. En bref, la collection de Sauveterre donne l'image d'un répertoire intermédiaire, situé à la confluence des aires culturelles du Bordelais et de la Moyenne Garonne.

2. Les contextes de découverte montrent, sans surprise, que la céramique rouge tournée est essentiellement présente, à hauteur de 50%, dans les assemblages liés à l'occupation domestique. Pourtant, on la répertorie également dans les tessonnières de production. Sa présence ponctuelle pourrait s'expliquer par la proximité immédiate de l'habitat, mais l'observation d'une série de 25 pots ansés tournés parmi lesquels on compte 19 pots complets et 14 individus manifestement surcuits ou sous-cuits (STR 90) révèle bien une série de rebuts significative d'une production locale.

3. Les analyses physico-chimiques (IRAMAT-CRP2A-Bordeaux Montaigne-Nadia Cantin)

Les argiles du site. Les analyses menées sur des échantillons prélevés sur site à différentes profondeurs mettent en évidence des argiles homogènes, non carbonatées, issues des molasses de l'Agenais propices à la fabrication de la poterie.

Les analyses menées sur les échantillons céramiques montrent que les céramiques grises modelées, colombinées et tournées s'apparentent entre elles et concordent avec les argiles du site. Les caractéristiques pétrographiques et chimiques de la céramique rouge tournée s'avèrent également très proches à l'exception d'une teneur en carbonate de calcium (Cao) plus élevée qui ne peut être expliquée par des phénomènes taphonomiques. Cette signature se révèle toutefois variable selon les échantillons (de 1 à 9 %).

À ce stade, l'utilisation d'argiles exogènes pour la production rouge tournée n'est donc pas démontrée. A contrario, l'utilisation d'argiles locales est envisageable. Plutôt que l'indice d'une production exogène, cette signature chimique pourrait traduire l'exploitation de filons argileux locaux différents.

Pour aller plus loin, l'hypothèse d'une exploitation sélective des argiles en rapport avec la destination fonctionnelle des récipients est proposée. En effet, l'échantillon céramique présentant le taux de Cao le plus faible (égal à celui de la grise tournée) provient d'un vase de

cuisson (marmite). Une telle pratique est par ailleurs attestée sur plusieurs sites médiévaux du Sud de la France (Saint-Pierre Saint-Gilles et Beaucaire dans le Gard ou Sainte-Barbe à Marseille).

En résumé, les trois dimensions explorées conduisent à proposer l'hypothèse de deux productions endogènes, contrastées et complémentaires, produites sur le même site, impliquant des chaînes opératoires très différenciées peut-être dès l'extraction.
Ce postulat permet de résoudre certaines contradictions et de comprendre d'autres points ponctuels comme la présence ponctuelle de surcuits en rouge tournée, les traces de glaçure observées sur une quarantaine de bords fragmentés de pots modelés et interprétées comme des tentatives de réparation la céramique grise modelée, la rareté des traces d'usage observées ou encore Le volume du matériel récolté, les pièces exceptionnelles, la céramique très décorée et la quantité de mortiers qu'on a du mal à mettre en relation avec le statut social attendu des artisans-potiers et la nature assez lâche et précaire de l'occupation domestique mise au jour (attention à la conservation des vestiges).

Les implications de cette hypothèse sont importantes en termes :

- de circuit de diffusion et d'aire culturelle ;
- d'interprétation sociologique et anthropologique : si l'on considère les techniques comme l'expression matérialisée de groupes culturels et sociaux (modalités universelles d'apprentissage et de transmission), la coexistence de ces deux traditions techniques si contrastées pose question. Est-il possible que, pour faire face à un nouveau marché économique en plein essor, les échevins de la Bastide aient fait appel à une communauté de potiers extérieure, en provenance des localités voisines du Lot-et-Garonne ? On connaît un tel exemple à Agde au XIVe siècle.
- d'organisation du centre de production (étendue du site, emplacements de fours dédiés à la rouge tournée, localisation des tessonnières de rebuts). Mais il y a peu de chances que cette question soit un jour résolue. On touche ici en cette matière les limites des enseignements tirés du mobilier en l'absence de données de terrain.

Il serait donc intéressant d'approfondir ce postulat à la fois par de nouvelles analyses sur la céramique tournée (échantillonnage morpho-fonctionnel et issu des contextes de production) et par une comparaison plus élargie avec les collections du Lot & Garonne.
Quant à la production grise modelée, de nombreux aspects méritent eux aussi d'être approfondis : façonnage (expérimentation), diffusion, recherche systématique de traces d'usage, traits apparentés à la MGM…

Sauvaître 2018 : SAUVAÎTRE (N). — Rue de Beauvallon. Sauveterre-de-Guyenne, Gironde. Hadès : Rapport Final d'opération archéologique. Bordeaux : SRA nouvelle Aquitaine, 4 tomes, 2018.

Un vaisselier moderne en contexte élitaire : étude de lots issus des douves et du cellier du donjon de Bours (Pas-de-Calais).

Agostini Hélène (Direction de l'Archéologie du Pas-de-Calais)

Situé à la frontière du comté de Flandre et du comté de Saint-Pol, le donjon de Bours est la résidence des seigneurs du même nom. Edifice du milieu du XIVe s. remarquablement préservé, il est formé d'un corps de bâtiment quadrangulaire dressé sur quatre niveaux et flanqué de six tourelles. Il occupe l'extrémité occidentale d'une petite éminence, vestige d'une plateforme anciennement entourée de douves. Le donjon de Bours et ces abords ont fait l'objet de pas moins de six opérations archéologiques (sondages, prospection, diagnostics, fouille, surveillance de travaux…) de 1989 à 2017.

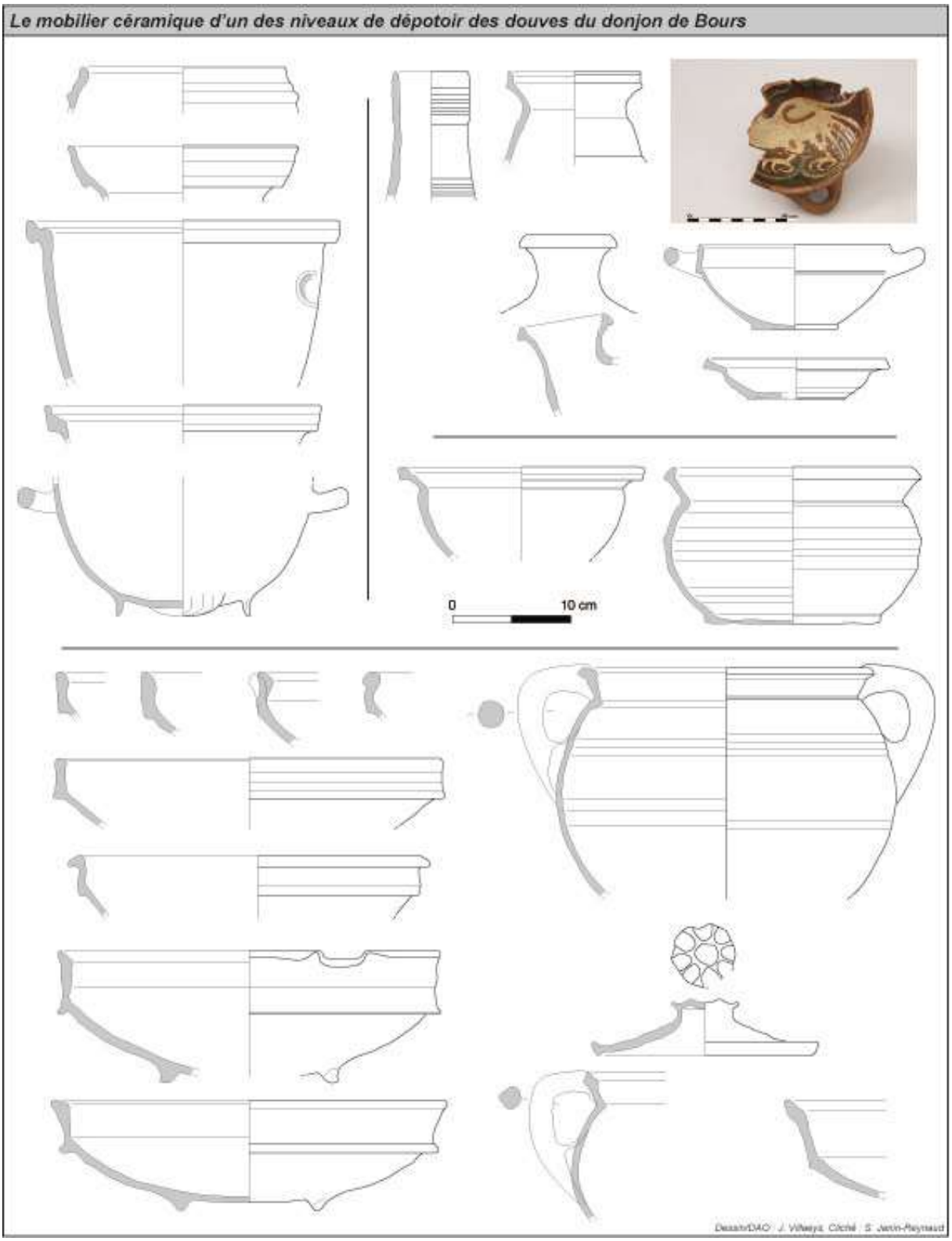
Le chastiel de Bours est mentionné pour la première fois dans une charte de 1375. On situe sa construction vers le milieu du XIVe siècle à l'initiative de la famille des Mailly de Bours. Plusieurs fois endommagés lors des différents conflits modernes, le donjon et de la basse-cour subissent deux incendies successifs par les troupes françaises de François Ier dans la première moitié du XVIe siècle. La cave du donjon est profondément détériorée par ces deux épisodes d'incendie. Remblayée sur plus d'un mètre par les gravas dû à l'effondrement de la voute, le niveau de circulation est de fait rehaussé et son accès modifié.

Ces niveaux de démolition, sondés à plusieurs reprises au cours des XXe et XXIe s., ont livré un lot céramique de 650 nombre de restes (NR) pour 75 nombre minimum d'individus (NMI) dont 30 % environ sont archéologiquement complets. Ce corpus céramique présente deux caractéristiques principales : l'éventail très réduit des formes (deux formes principales) et des fonctions (conservation, préparation). La forme la plus représentée au sein du lot est le vase réserve (32 NMI sur 75). Il est caractérisé par une panse profonde de forme tronconique dont le diamètre d'ouverture est proche de celui du fond. Muni d'anses horizontales, il repose sur trois pieds pincés. Deux types de vase réserve se distinguent par la morphologie des lèvres. Le premier type (A) possède une lèvre saillante formant une encoche interne qui permettrait aisément d'y déposer un couvercle. Cet élément est pourtant totalement absent des niveaux sondés. Il faut donc envisager des couvercles en matériaux périssables (bois, tissu, papier, peau), reposant sur l'encoche interne ou ficelés sous la lèvre saillante. Le second type (B), de plus grande contenance, présente une lèvre peu marquée, soulignée par un cordon digité. Le corpus céramique comporte également un grand nombre de tèles à lait (27 NMI sur 75). Malgré quelques caractéristiques communes (bord en large bandeau, pieds pincés et absence de glaçure), le groupe des tèles présente de grandes variétés en termes de contenance et de morphologie de la lèvre. L'étude des pâtes a mis en évidence neuf groupes techniques avec une prépondérance des pâtes dites « rouge » associées à un usage récurant de la glaçure principalement sans engobe. Le groupe technique majoritaire est une pâte cuite en atmosphère oxydante, de texture douce, lisse et sonnante, comportant de nombreux fragments de quartz, d'occasionnels chamotte, mica et petites inclusions blanches indéterminées.

Principalement récoltés le long du mur sud-est de la cave, les individus qui composent ce lot étaient probablement stockés à l'origine sur une étagère adossée à celui-ci. Elle se serait effondrée en brûlant. La présence majoritaire des vases réserve, utilisés pour la conservation et notamment pour les salaisons, associée à la tèle à lait qui remplissait des fonctions liées à la préparation de la crème, renseignent sur l'usage principal de la cave du donjon au début du XVIe s. : celui de cellier du château.

Un second ensemble céramique, en cours d'étude, regroupe deux des niveaux de dépotoirs rejetés dans les douves du donjon, au pied du monument, à l'aplomb des baies. Les douves ont été sondées lors de la dernière opération archéologique réalisée sur le site de Bours, en 2017. Le plus ancien des deux niveaux est déposé environ un demi-siècle après les deux incendies précédemment évoqués et dont on observe le témoignage dans la stratigraphie par la présence d'un niveau de démolition contenant ardoises de toiture et charbons de bois. Le second niveau de dépotoir intervient peu après, en même temps d'une modification de la toiture dont l'ancienne, composée de tuile, est rejetée dans les douves.

La caractéristique principale de cet ensemble céramique est la très grande variété fonctionnelle des formes. On dénombre à la fois des céramiques de services et de consommation (écuelle, assiette, plat, pichet, bouteille, chope, huilier, gourde), des céramiques culinaires (marmite, poêlon, casserole, pot à cuire, tèle), des céramiques de stockage (vase-réserve, jarre, pot) et des céramiques liées à l'hygiène (bassin et pot de chambre). Cette caractéristique influe sur la représentativité des groupes techniques qui cependant restent les mêmes que ceux observés pour le lot issu de la cave du donjon. On note malgré tout l'apparition deux nouveaux groupes en pâte claire dont l'un d'eux se caractérise par une texture de pâte lisse et fine systématiquement utilisé pour de la vaisselle de service et de présentation décorée à la corne. La qualité et le raffinement de ces décors traduits les goûts d'une élite rurale nobiliaire de la première moitié du XVIIe siècle. L'usage que l'on attribue au vase réserve de type B, autrement appelé jarre saloir, est un autre témoignage de ce mode de vie élitaire où l'alimentation est carnée.



Premier aperçu sur la céramique du site Verchamp-Eurêka à Castelnau-le-Lez (Hérault)

Guergana Guionova
Anne Cloarec-Quillon
CNRS, Aix Marseille Université, LA3M UMR 7298, 13100, Aix-en-Provence, France

Premières données sur un faciès inédit dans le Dijonnais (Xe- XVIe s.) à partir des opérations de fouilles préventive réalisées sur la commune Fleurey-sur-Ouche

Anne-Lise Bugnon-Labaune (Inrap Bourgogne Franche-Comté, UMR 6298 ARTEHIS).

Dans le cadre d'un programme d'aménagement immobilier au cœur du village de Fleurey-sur-Ouche, trois parcelles juxtaposées ont fait l'objet de quatre diagnostics sur une surface de 32 161 m2. Les trois opérations de fouilles préventives, qui ont suivi, ont été dirigées par Gaëlle Pertuisot (Inrap Bourgogne Franche-Comté).

Les premiers résultats de ces opérations ont mis en évidence une occupation continue de cette zone entre le Xe et le XVIIIe s. Les différents sites détectés sont actuellement en cours d'analyse. Il a donc été choisi de focaliser la présentation sur une production inédite en Bourgogne : la céramique coquillée.
La céramique coquillée est une production spécifique à la région dijonnaise. La majorité du corpus est produite en post-cuisson réductrice, conférant ainsi à la pâte une teinte allant du gris au noir. A partir des observations macroscopiques, il est difficile de définir la technologie utilisée dans le montage de ces vases. Toutefois à Fleurey-Sur-Ouche, la majorité des fragments présentent des traces de tournage sur les faces internes (Pertuisot, Bugnon-Labaune en cours).
L'observation macroscopique révèle une pâte composée de nombreuses coquilles de petite taille qui présentent des parties anguleuses. Les éclats sont associés à des grains de roches calcaires et des oxydes ferriques (fig. 1). Certains tessons présentent dans leurs matrices des inclusions coquillées plus grandes et plus denses, d'autres fragments affichent des grains plus petits et plus diffus. D'après ces premières observations, il semblerait que les coquilles soient fragmentées ce qui indiquerait un travail de préparation de la pâte en amont. Un concassage des marnes à sec peut être envisagé pour faciliter le façonnage des céramiques. Cette matrice riche en éclats de coquillages est issue de gisements de Marnes à Ostrea accuminata notamment localisés dans la Vallée de l'Ouche et dans le Val Suzon pour les affleurements les plus proches.

Dans le Dijonnais et à Fleurey-sur-Ouche, cette production de céramique est identifiée, en association avec un vaisselier produit dans les officines de Sevrey. Sur les sites d'habitat sur poteaux porteurs du Moyen Âge central, une série de datations radiocarbones permettent de caler la diffusion de cette production à partir de la fin du Xe s à Collonges-les-Premières « Devant la Fortelle » (Horry inédit) ainsi qu'à Dijon « Chapeau-Rouge » (Saint-Jean-Vitus 1999). La céramique coquillée est également associée à des productions de céramiques flammulées dont la diffusion en Bourgogne est largement datée entre le Xe et le XIIe s. (Ravoire 2015).

Les fouilles préventives réalisées dans le Dijonnais ont livré de modestes assemblages à Saint-Martin-du-Mont « Vie aux Maires » (Ravoire 2016) ou des ensembles mieux documentés à Ahuy « Devant la Ferme » (Ravoire 2015). En parallèle, des prospections réalisées par Rémi Landois (doctorant Université de Bourgogne) en collaboration avec les étudiants de M2 ASA, ont permis de découvrir au niveau d'une anomalie LIDAR, une importante concentration de

céramique grise coquillée associée à des scories ferreuses. Ce pôle d'occupation situé sur la commune de Val-Suzon « Pré Goa » a livré un important corpus céramique daté entre le XIe et le XIIe s (Bugnon-Labaune à paraître).

Les découvertes récentes réalisées sur la commune de Fleurey-sur-Ouche lors des diagnostics (Lamotte, Ravoire 2015 ; Pertuisot, Ravoire 2016 et Bugnon-Labaune 2016) et dans le cadre des trois campagnes de fouilles (Pertuisot, Bugnon-Labaune en cours) permettent d'apporter de nouveaux éclairages sur un répertoire limité (pots et cruches) de cette production inédite ainsi que sur l'emprise et la durée de diffusion qui semble perdurer dans le courant du XIIIe s. (Pertuisot, Bugnon-Labaune en cours) (fig. 2) et (fig. 3)
Dans le cadre du PCR sur la céramique médiévale et moderne en Bourgogne, plusieurs travaux sur les céramiques coquillées sont envisagés :

- Reprise des opérations anciennes du Dijonnais, plus particulièrement celle réalisée par B. Saint-Jean-Vitus sur le site d'habitat stratifié du « Chapeau Rouge » en 1999.

- Réalisation et interprétation des lames-minces sur les corpus des sites du Dijonnais (Fleurey-sur-Ouche, Saint-Martin-du Mont, Ahuy, Curtil-Saint-Seine, Dijon)

- Mise en place d'un sujet de master ASA à l'Université de Bourgogne. Ce mémoire aurait pour objectif de travailler de manière pluridisciplinaire sur les problématique d'approvisionnement et/ou de la disponibilité des Marnes à Ostrea acuminata entre le Val Suzon et la vallée de l'Ouche dans le cadre de la production de céramiques coquillées découvertes sur les sites médiévaux du Dijonnais.

Légende figure 1 : Clichés réalisés au Proscope (grossissement x30) des différents types de céramiques coquillées issus du site de Fleurey-sur-Ouche (Pertuisot, Bugnon-Labaune, en cours).

Légende figure 2 : Cartographie des principaux sites de productions médiévaux du Dijonnais entre le Xe et le XVe s. ainsi que les principaux sites de consommations découverts en contexte préventifs et programmées. Cartographie A.-L. Bugnon-Labaune (Inrap Bourgogne Franche-Comté)

Légende figure 3 : Echantillonnage des productions identifiées sur le site de Fleurey-sur-Ouche 2017 et 2018 (Pertuisot, Bugnon-Labaune, en cours). Comparaison avec les productions coquillées découvertes sur les sites médiévaux du Dijonnais. Composition A.-L. Bugnon-Labaune (Inrap Bourgogne Franche-Comté)

Bibliographie

Bugnon-Labaune à paraître

BUGNON-LABAUNE (A.-L.) - Etude d'un corpus de vaisselle en terre cuite. In : Landois (dir.) à paraître - « Prospection sur le site médiéval de Goa, commune de Val-Suzon (Côte-d'Or) ».

Bugnon-Labaune 2016

BUGNON-LABAUNE (A.-L.) - Expertise de la céramique médiévale. In : Pertuisot (dir.) « Bourgogne-Franche-Comté, Côte-d'Or, Fleurey-sur-Ouche, 32 rue de l'Aule ; lot H, lotissement des Charmilles. Une occupation du Xe au XVIe siècle dans l'environnement du prieuré Saint-Marcel », Rapport d'opération, Diagnostic archéologique, Inrap GES : Dijon, p. 41-47

Horry inédit
HORRY (A.) - Etude de la vaisselle en terre cuite. In : Rollier, Forel-Boeckler en cours. Rapport d'opération, Fouille archéologique, Inrap Bourgogne Franche-Comté : Dijon.

Lamotte, Ravoire 2015
LAMOTTE (D.), RAVOIRE (F.) – « Bourgogne, Côte d'Or (21), Fleurey-sur-Ouche "Rue de l'Aule", Un habitat des Xe-XIe siècles à proximité du prieuré Saint-Marcel ». Rapport de diagnostic archéologique, Inrap Grand Est Sud, juillet 2015.

Pertuisot, Bugnon-Labaune en cours
PERTUISOT (G.), BUGNON-LABAUNE (A.-L.) – « Bourgogne-Franche-Comté, Côte-d'Or, Fleurey-sur-Ouche, rue de l'Aule –Derrière la Velle ». Rapport de fouille préventive en cours. Inrap Bourgogne Franche-Comté : Dijon.

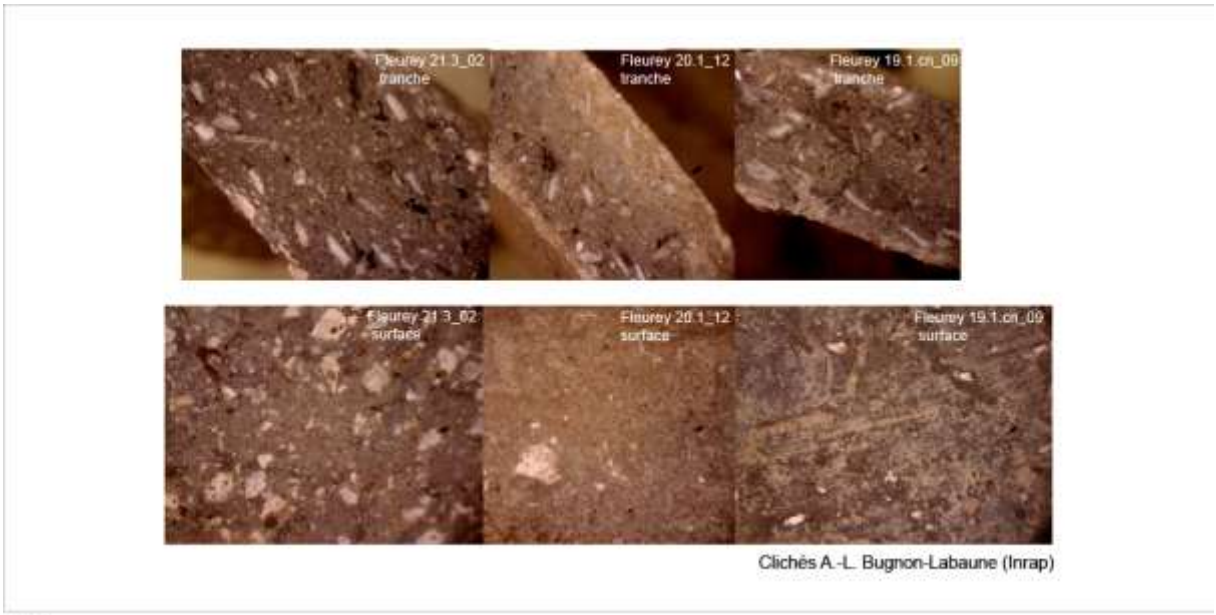
Pertuisot, Ravoire 2016

PERTUISOT (G.), RAVOIRE (F.) – « Bourgogne-Franche-Comté, Côte-d'Or, Fleurey-sur-Ouche, rue de l'Aule –Derrière la Velle ». Rapport d'opération. Diagnostic archéologique. Inrap GES : Dijon, p. 59 et fig. 4, p.66.

Ravoire 2016
RAVOIRE (F.) - « Le mobilier céramique : étude préliminaire », in CHOPELAIN (P.) (dir.), Bourgogne, Côte-d'Or, Saint-Martin-du-Mont « La vie-aux- Maires », la fouille de la demeure d'un notable rural du bas Moyen Âge. Rapport de fouille archéologique, Inrap Grand Est Sud, p. 69-77 ; 86-87 ; 117-157.

Ravoire 2015
RAVOIRE (F.) – Etude céramique. In : MOREL LECORNUE (S.) (dir.) « Bourgogne, Côte-d'Or, Ahuy, Devant la Ferme . Un habitat médiéval et moderne ». Rapport d'opération - fouille archéologique, Inrap Grand Est Sud, 2014, p. 132-166.

Saint-Jean-Vitus 1999
SAINT-JEAN-VITUS (B.) - Dijon, 8-10, rue du Chapeau Rouge (Côte d'Or), Document final de synthèse, Afan, SRA Bourgogne, Dijon.



Clichés A.-L. Bugnon-Labaune (Inrap)

Fig. 1

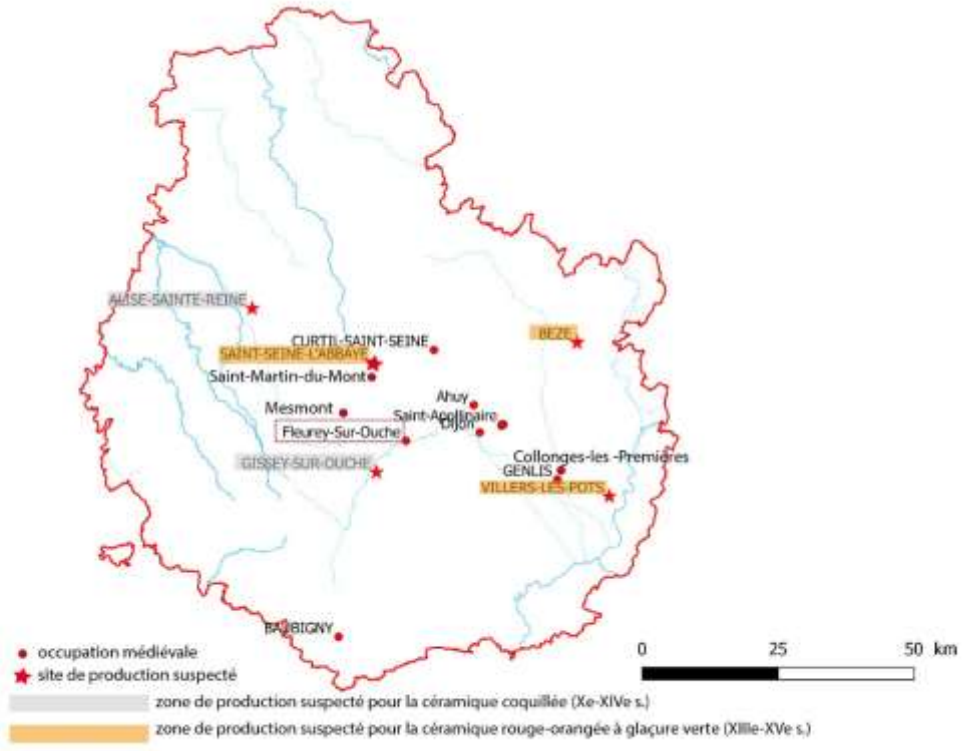


Fig. 2

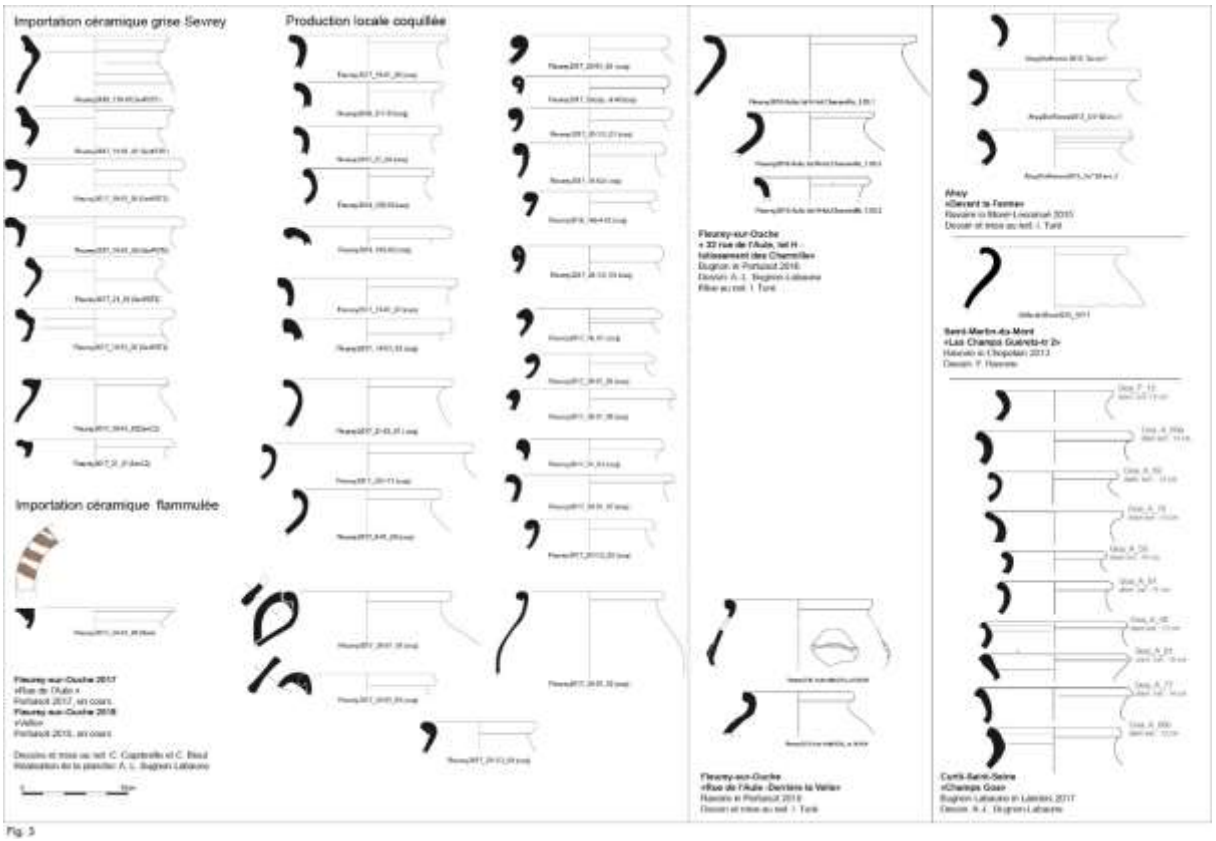

Importation céramique grise Sevrey
Production locale coquillée
Importation céramique flammulée
Fleurey-sur-Ouche
« 32 rue de l'Aube, lot H - lotissement des Charmilles »
Eugnon, in Portalot 2016
Dessin: A.-L. Bugnon-Labaune
Pâte au mill. 1 Tuné
Fleurey-sur-Ouche 2017
«Rue de l'Aube »
Portalot 2017, en cours
Fleurey-sur-Ouche 2018
«Vallon
Portalot 2018, en cours
Dessins et mise au net: C. Capitanelle et C. Bleul
Réalisation de la planche: A. L. Bugnon-Labaune
Fleurey-sur-Ouche
«Rue de l'Aube - Derrière la Velle»
Rapport in Portalot 2018
Dessin et mise au net : I. Tuné
Ahuy
«Devant la Ferme»
Rapport in Bizot-Lecointet 2015
Dessin et mise au net: I. Tuné
Saint-Martin-du-Mont
«Les Champs Guérets-Ir 2»
Rapport in Chopelain 2013
Dessin: F. Hamme
Curtil-Saint-Seine
«Champs Gizon
Eugnon-Labaune in Lalande 2017
Dessin: A.-L. Bugnon-Labaune

Fig. 3

La céramique des XVème et XVIème s. de la Mouline du site du Castel-Minier (Aulus-les-Bains, Ariège)

Manon GÉRAUD, Laboratoire TRACES – UMR5608, Université Toulouse – Jean Jaurès (geraud.manon@gmail.com)

Le Castel-Minier (Aulus-les-Bains, Ariège) est un site complexe occupé du XIIIème s. à la fin du XVIème s. Un atelier polymétallurgique, organisé autour d'un ensemble castral et d'habitats, y est consacré à la transformation des métaux d'argent, de plomb, de fer et de cuivre à partir de minerais extraits dans une mine voisine ou dans les vallées proches.
Lors de la dernière phase de l'occupation, de la seconde moitié du XVème s. au XVIème s., l'activité du site est réduite à une production sidérurgique avec la mise en place d'une mouline et la disparition de l'habitat. La fouille de ces derniers niveaux étant terminée, une étude exhaustive du mobilier céramique est possible. Elle s'avère d'autant plus intéressante que le Castel-Minier est un des rares sites faisant l'objet de fouilles approfondies et de large ampleur dans cette partie de l'Ariège et des Pyrénées, ce qui permet d'appréhender la typologie encore trop mal connue des productions céramiques régionales.

Malgré le petit corpus (NR de 805 et NMI de 247) et sa fragmentation, des informations intéressantes sont ressorties de son étude. Les pots en pâtes dites sableuses (types 1 et 5 de la typologie du Castel-Minier) sont majoritaires (58%). Principalement cuits en atmosphère oxydante ou réducto-oxydante, ils sont façonnés au tour et près de deux tiers d'entre eux présentent une glaçure plombifère saupoudrée partielle. Il s'agit de marmites à col à bord en bandeau ou poulie et anses rubanées latérales rattachées au col (seuls quelques individus cuits en atmosphère réductrice ont des anses coudées), d'oules à long bord éversé, plus rarement de petits pots ou de lèchefrites. Si la forme globale de ces pots consacrés à la cuisson des aliments est retrouvée jusque dans le Toulousain, ceux-ci sont généralement produits localement, se distinguant par des détails morphologiques (les anses coudées semblent par exemple limitées aux vallées du Garbet et de Vicdessos). D'origine médiévale, ces types de formes apparaissent dès le XIIIème s. à l'exception de la lèchefrite qui apparaît au tournant du XVème s., et perdurent jusqu'au XVIème s.
Les pots en pâtes fines (essentiellement type 15 de la typologie du Castel-Minier) sont moins nombreux (22%). Leur cuisson en atmosphère oxydante semble mieux maîtrisée et ils sont tournés. Ils présentent systématiquement un traitement de surface sous forme d'une glaçure pouvant recouvrir un engobe. La forme largement majoritaire est l'écuelle à oreilles et fond plat. Ont plus rarement été retrouvés des éléments de bols à fond plat, d'assiettes ou plats à marli(s) et de réchauds. Ces formes ouvertes destinées au service et à la consommation des plats sont une nouveauté du XVIème s., plusieurs ateliers ont été reconnus en Haute-Garonne et en Ariège. Nous notons en outre la présence, rare pour la région, d'une coupe majolique à glaçure stannifère et décor au bleu de cobalt, production espagnole ayant eu du succès à partir de la seconde moitié du XIVème s. et au XVème s. dans le sud-est de la France. Des pots à liquide en pâtes fines sont également utilisés : des pichets à bec pincé d'origine médiévale (XIVème-XVème s.) ou encore des « banères » à bec tubulaire et anse en panier produites dans les mêmes ateliers que les formes ouvertes du XVIème s.

Enfin, une dernière part du corpus de céramiques (19%) est constituée par des pâtes très sableuses qui sont appelées « Commingeoises » (type 12 de la typologie du Castel-Minier) et sont retrouvées au sein de l'ancien comté de Comminges. Les pots dits « Commingeois » sont montés à la main et se caractérisent par leur pâte cuite en atmosphère réductrice et saturée en inclusions et leurs formes reconnaissables. Il s'agit essentiellement de pots de cuisson (oules et marmites) et de pots à liquide (cruches à bec tubulaire, pégaus, dournes). Cette production est elle aussi d'origine médiévale : ses découvertes se rattachent à une chronologie large (XIIIème-XVème s., voire XIIème-XVIème s.). Les résultats d'analyses physico-chimiques semblent indiquer une possible origine locale des Commingeoises du Castel-Minier.

La vaisselle céramique de la fin du XVème s. et du XVIème s. du Castel-Minier s'inscrit bien dans la tendance régionale à la diversification : les productions d'origine médiévale, tout en restant bien présentes, laissent progressivement la place aux nouveautés du XVIème s. (formes ouvertes, pâtes plus fines, glaçure sur engobe). On observe également que le site s'approvisionne au sein de réseaux à la fois locaux pour les pots de cuisson (en pâtes sableuses ou dites « Commingeoises ») et plus lointains pour la vaisselle de table (pâtes fines), les productions locales subissant elles-mêmes une influence régionale.

Bibliographie

GÉRAUD (M.), La céramique du site de Castel-Minier (Aulus-les-Bains, Ariège) : la fin de l'occupation du site, XVème-XVIème siècles, mémoire de master 1, Université Toulouse - Jean Jaurès, 2016, 108 p. et annexes.

GÉRAUD (M.), La Commingeoise de Castel-Minier (Aulus-les-Bains, Ariège) : étude typologique, technologique et archéométrique, mémoire de master 2, Université Toulouse - Jean Jaurès, 2017, 2 vol., 156 et 157 p.

TÉREYGEOL (F.), Le Castel-Minier (Aulus-les-Bains, 09). Document Final de Synthèse 2017, Toulouse, SRA Occitanie, 2017.